

Introduction à l'herméneutique biblique : les principes fondamentaux

David Shutes
[version 2.1 – décembre 2019]

Ce document – ou éventuellement une mise à jour – est disponible gratuitement sur www.davidshutes.fr. Il peut être distribué librement mais les droits d'auteur appartiennent à l'auteur. Merci de visiter le site pour les détails concernant les conditions d'utilisation.

Table des matières :

- Introduction : l'autorité de la Bible
 - Les avantages et inconvénients des écrits
 - Le Nouveau Testament : l'autorité apostolique dans l'Église
 - Comprendre le message de Dieu
- La nature de la communication
 - L'herméneutique et la communication
 - Les problèmes dans la communication
 - Le but de la communication
- Trois principes fondamentaux pour une herméneutique saine**
 1. Comprendre le « code » utilisé
 - 1.1 Tenir compte du contexte historique
 - 1.2 Éviter de tout prendre au sens littéral
 - 1.3 Éviter de voir les récits bibliques comme de simples allégories
 2. Un autre aspect du contexte
 - 2.1 Étudier la Bible livre par livre
 - 2.2 Tenir compte du reste de la Bible sur le sujet en question
 - 2.3 Être conséquent avec le message de base de la Bible
 3. Le narratif et le normatif
 - 3.1 Le narratif n'est pas toujours normatif
 - 3.2 Deux principes pour déterminer ce qui est normatif
 - 3.3 Savoir tirer des applications pratiques d'un texte narratif
- Conclusion

Introduction : l'autorité de la Bible

L'herméneutique—l'ensemble des principes qui permettent de lire et étudier la Bible correctement, en vue de découvrir ce qu'elle dit réellement plutôt que ce que nous avons envie d'y trouver—n'est pas un sujet banal. Le sujet de la Bible, le salut éternel de l'homme, est un sujet on ne peut plus important. Si ce que la Bible dit est vrai, se tromper sur son contenu parce qu'on ne sait pas la lire serait catastrophique. L'importance de l'herméneutique découle donc directement de l'importance du message de la Bible.

Les avantages et inconvénients des écrits

Dieu n'est pas limité dans ses moyens de communication. Il pourrait très bien nous parler directement, comme il l'a fait tant de fois dans la Bible. Rien ne dit d'ailleurs qu'il ne le fait plus, bien que ce soit discuté par certains. Pourtant, même s'il le fait, force est de constater que ce n'est pas du tout la manière habituelle dont il nous parle. L'écrasante majorité de ce que Dieu dit à l'homme, il le dit par la Bible plutôt que par une voix directe, par des signes, par des songes, ou par n'importe quelle autre méthode personnelle.

Cela a ses inconvénients incontestables. D'une part, s'il nous parlait directement, il pourrait mieux vérifier que nous avons bien compris ce qu'il voulait dire : « Tu as compris ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Est-ce que tu comprends ce que cela veut dire ? » D'autre part, il pourrait parler à chaque personne sur la terre dans sa propre langue, avec un langage parfaitement adapté à son vécu, sa culture, son âge, et ainsi de suite. Cela éviterait les problèmes de traduction, de distribution, et de compréhension d'un message qui, à l'origine, avait été communiqué dans une culture qui ne nous est pas toujours facile à comprendre.

Avec ces difficultés qui s'attachent à une communication écrite, pourquoi Dieu a-t-il choisi de privilégier ce moyen ? Tous les avantages peuvent se résumer en un seul mot : l'objectivité.

L'objectivité fait référence à ce qui est vérifiable par tous, à la différence de ce qui relève du vécu d'une personne (et qui s'appelle subjectivité). Si Dieu parle directement à quelqu'un, c'est subjectif : les autres ne peuvent pas l'expérimenter. Mais un texte écrit est objectif : tout le monde y a accès. Malgré les difficultés qui relèvent d'un message écrit (un message très ancien, rédigé dans des cultures qui ont toutes disparu il y a des milliers d'années), il y aurait encore plus de difficultés si Dieu ne communiquait avec l'homme que par une révélation directe à chacun. Il y a au moins trois types de problèmes pour bien comprendre ce que Dieu veut nous dire, s'il n'y avait pas un message écrit, vérifiable par tout le monde :

- Dieu peut bien expliquer son message, puisqu'il est parfait et peut communiquer parfaitement. Mais l'homme pécheur est loin d'être parfait ; même un message absolument clair peut être déformé, volontairement ou involontairement, par un pécheur. L'être humain n'est pas (ou n'est plus, en tout cas, depuis la chute) habitué à entendre la voix de Dieu. Du coup, il pourrait arriver souvent aux gens de ne pas bien comprendre ce que Dieu voulait dire. Sans un message objectif (un texte accessible à tout le monde), personne d'autre ne pourrait aider quelqu'un à comprendre ce que Dieu a dit, parce que personne d'autre n'aurait accès à ce qui a été communiqué. Le fait d'avoir un message écrit permet donc le ministère d'enseignement.
- L'homme pécheur, qui n'est ni habitué ni enclin à écouter Dieu, peut facilement se tromper et prendre comme « un message de Dieu » un message qui en réalité vient de Satan, ou même une simple pensée qui lui passe par la tête. Cela arrive souvent, d'ailleurs. Sans un message objectif, personne d'autre ne pourrait vérifier ce qui a été dit afin de constater que ce que la personne a pris comme « un message de Dieu » ne l'était pas.
- Il peut même y avoir des gens malintentionnés qui feraient exprès de prétendre qu'ils ont eu un message de Dieu, dans le but de tromper les autres, justifier leurs propres ambitions, se rendre intéressants, ou pour n'importe quel autre but égoïste. Cela s'est fait maintes fois dans l'histoire du monde. Sans un message objectif, personne d'autre ne pourrait montrer que ce n'est pas vrai, que ce n'est pas ce qui a été dit.

Bien sûr, même avec un message objectif (la Bible), ces problèmes ne sont pas éliminés, puisque des gens peuvent toujours dire que « Dieu leur a parlé » et n'importe lequel des trois scénarios mentionnés peut se produire. Mais un message objectif, surtout un message long et détaillé comme la Bible, permet au moins d'évaluer de tels « messages » pour voir s'ils sont conformes au reste de ce que Dieu dit. C'est de cette manière que les apôtres, et même Jésus lui-même, ont pu valider le message chrétien à l'époque du Nouveau Testament : ils ont montré que c'était effectivement conforme à ce que disaient les Écritures connues, c'est-à-dire l'Ancien Testament. Ce principe reste vrai encore de nos jours pour ceux qui disent avoir reçu une révélation de Dieu : sans la validation qui vient de la conformité à ce qui est déjà révélé de façon objective pour tout le monde, aucune « nouvelle révélation » ne peut être acceptée comme venant de Dieu.

Tout cela suppose que nous avons un texte objectivement vrai, c'est-à-dire un texte qui est effectivement celui qui vient de Dieu. Cela est plus que contesté par les athées, les sceptiques, la théologie libérale et d'innombrables sectes, qui prétendent que la Bible est fautive, ou que le texte a été tellement déformé au cours des siècles que nous n'avons plus accès à un message fiable de la part de Dieu. Ce n'est pas notre sujet ici de montrer que ce n'est pas le cas, mais disons au moins que des travaux remarquables d'archéologie ont confirmé maintes et maintes fois des données bibliques qui avaient été sérieusement contestées et que des manuscrits très anciens montrent que le texte n'a pas été particulièrement déformé—nous arrivons à mieux

rétablir le texte original de la Bible que les œuvres de Shakespeare, par exemple (parce qu'il n'existe pas du tout autant de copies des œuvres de Shakespeare pour vérifier ce qui était la forme originale). Cela est normal : si Dieu existe et s'il veut communiquer avec nous par la Bible, il est parfaitement logique de penser qu'il est capable de veiller sur le texte qu'il a fait écrire, de manière à ce que rien d'essentiel ne se perde. La quasi-totalité des questions qui restent sur le texte original (c'est-à-dire, des cas où il n'est pas facile de déterminer quel était le vrai texte) concernent soit l'orthographe des mots, soit des tournures plus ou moins inconséquentes en ce qui concerne le sens. Dieu a effectivement préservé le texte, pour que nous ayons encore aujourd'hui le message qu'il voulait nous communiquer.

Le Nouveau Testament : l'autorité apostolique dans l'Église

La communication n'est jamais parfaite. Il y a toujours une perte d'information quelque part. Chacun comprend ce qu'il lit ou entend en fonction de son propre vécu. De ce fait, quand une idée est transmise, elle est forcément déformée un peu.

La déformation n'est pas toujours grande, ou importante. Mais s'il y a une « chaîne de communication » longue—c'est-à-dire qu'une personne communique à une autre qui communique à une autre et ainsi de suite—la déformation peut facilement *finir* par devenir importante.

Au début de l'Église chrétienne, les apôtres ont été confrontés à ce problème. Ils avaient bénéficié de trois ou quatre ans de formation intensive auprès de Jésus lui-même. Ensuite, ils étaient mandatés à transmettre l'évangile au monde entier. Leur mission était double : d'une part, ils devaient communiquer le message et, d'autre part, ils étaient témoins oculaires de la vie, de l'enseignement, du ministère, de la mort et de la résurrection de Jésus. Dans un premier temps, ils étaient tout simplement l'autorité suprême, sur le plan humain en tout cas, dans l'Église. S'il y avait une question sur le fonctionnement de l'Église (comme par exemple dans Actes 6) ou sur la doctrine (comme dans Actes 15), c'était les apôtres qui tranchaient.

Mais le temps s'est prolongé. Alors qu'ils s'attendaient au retour de Christ dans quelques années, les années devenaient des décennies. Déjà, un de leur nombre était mort (Jacques, dans Actes 12) une petite quinzaine d'années après la mort de Jésus. Si Jésus ne revenait pas de leur vivant, qui ferait autorité dans l'Église ? Et déjà de leur vivant, le nombre de croyants s'était tellement multiplié que la très grande majorité n'avait jamais eu l'occasion de rencontrer un apôtre. Il y avait donc forcément une « chaîne de communication » qui devenait de plus en plus longue, entre les apôtres et le croyant ordinaire dans un pays parfois lointain—avec toutes les déviations que cela impliquait (et dont l'histoire du premier siècle témoigne abondamment).

La grande question était donc de savoir comment transmettre l'autorité dans l'Église chrétienne. De nombreuses églises prétendent que les apôtres formés par Jésus ont formé, par la suite, d'autres à qui il ont transmis l'autorité pour l'ensemble de l'Église, qui ont fait la même chose à leur tour une génération plus tard, et ainsi de suite jusqu'à nos jours. Mais une telle approche ne pourrait que laisser dévier l'évangile de plus en plus au fil des siècles. (D'ailleurs, cela n'a pas manqué de se faire, y compris parmi ceux qui se réclament de ce point de vue sur l'autorité apostolique). En plus, l'histoire ancienne de l'Église ne contient aucune référence à une telle approche. Il y a d'abondantes références aux autorités locales et régionales (notamment aux évêques, qui déjà à la fin du premier siècle étaient les responsables des églises locales, présidant sur le collège des anciens), mais ce n'est que vers le troisième ou quatrième siècle qu'on commence à trouver des références à une personne qui aurait l'autorité finale dans l'ensemble de l'Église à la manière des apôtres. En tout cas, dans le Nouveau Testament, il n'y a aucune trace de cela. Suite à la mort de Jacques, les apôtres n'ont pas nommé un successeur, et les écrits de Jean, rédigés une vingtaine d'années après la mort de Pierre, ne contiennent pas le moindre indice que Jean reconnaissait une autre autorité dans l'Église que Christ, et lui-même comme le dernier apôtre de Christ.

La raison de ce manque d'information est tout simplement le fait que ce n'est pas ce que les apôtres ont fait. Au lieu de transmettre leur autorité à d'autres hommes, ils l'ont consignée à des écrits : le Nouveau Testament. Une partie du Nouveau Testament a été écrit par des apôtres (les écrits de Jean et de Pierre, plus l'évangile de Matthieu si c'est bien lui qui l'a écrit), une partie a été écrit par des gens qui ont été aux côtés

des apôtres pendant des années (l'évangile de Marc, les épîtres de Jacques et Jude), et le reste par des gens dont les apôtres ont approuvé les écrits. (Paul, par exemple, dit dans Galates 2.1-10 qu'il a soumis son message aux apôtres qui l'ont officiellement approuvé et Pierre écrit dans 2 Pierre 3.15-16 que Paul écrit au sujet du salut et utilise même le terme « écritures » pour les lettres de Paul. Les apôtres ont donc donné leur approbation, explicitement, au message et aux écrits de Paul.)

Ce n'est pas pour rien que le Nouveau Testament ne contient aucun livre qui ne date pas de l'époque des apôtres. Ce n'est pas que personne n'a écrit des choses intéressantes ou utiles après la mort des apôtres, mais les apôtres ne pouvaient plus donner leur approbation à un texte afin de certifier sa conformité au message de Christ. En revanche, l'ensemble des livres que nous avons dans le Nouveau Testament était déjà en place à la fin du premier siècle. Un des pères de l'Église, du nom de Polycarpe, était le responsable de l'église de Smyrne au début du deuxième siècle. Il avait été formé par l'apôtre Jean. Entre dix et vingt ans après la mort de Jean, Polycarpe a eu l'occasion d'écrire une lettre à l'église de Philippes, dont le texte nous est parvenu. Dans cette lettre, qui contient énormément de citations directes et indirectes du Nouveau Testament (Polycarpe avoue lui-même qu'il ne connaît pas tant que cela l'Ancien Testament et effectivement il ne le cite pas beaucoup), les 27 livres du Nouveau Testament actuels sont déjà cités. Cela montre que tous ces écrits étaient déjà connus et en circulation.

Contrairement à ce qui se dit parfois, ce n'est pas l'Église Catholique, au quatrième siècle, qui a décidé plus ou moins arbitrairement quels livres feraient partie du Nouveau Testament et lesquels n'y figureraient pas. Ils ont simplement décidé, de manière officielle, que tous les livres qui avaient été communément acceptés par la grande majorité de l'Église, depuis le temps des apôtres, comme ayant une autorité scripturaire devaient effectivement être acceptés par l'Église. De la même manière, les livres qui n'avaient jamais été acceptés, sauf par une petite minorité de chrétiens, ne faisaient pas autorité dans l'Église. Autrement dit, ils ont décidé que ce qui venait de l'époque des apôtres et qui avait été accepté par les apôtres ne pouvait pas être remis en cause. Les apôtres avaient utilisé leur autorité pour écrire, faire écrire, ou approuver ces textes, afin de fixer le message de l'évangile « une fois pour toutes » (comme le dit Jude 1.3).

Les apôtres ont pu ainsi « raccourcir la chaîne de communication » entre le Seigneur et les croyants, même si les croyants vivaient très loin, ou des siècles plus tard : Jésus forme les apôtres, les apôtres vérifient que ce qui est accepté par les églises comme Parole de Dieu est effectivement conforme au message de Jésus, et n'importe qui peut lire ce message directement dans le Nouveau Testament. Après la disparition des Douze, donc, ce sont les Écritures qui ont fait autorité dans l'Église. De même que les apôtres avaient le dernier mot à leur époque, en matière de pratiques et de doctrines, de même ce sera le Nouveau Testament—qu'ils se sont appliqués à montrer conforme à l'enseignement de l'Ancien Testament, tout en donnant beaucoup plus d'informations sur des choses qui sont en vue dans l'Ancien Testament mais qui ne se sont pas réalisées à l'époque—qui aura le dernier mot par la suite. C'est ce qu'ont reconnu les réformateurs, d'ailleurs, en refusant d'admettre que quelqu'un puisse modifier le message des Écritures.

Comprendre le message de Dieu

Si Dieu a choisi de consigner son message par écrit dans la Bible, si les apôtres à leur tour ont confié leur mandat d'annoncer fidèlement le message de Jésus et de témoigner de sa personne à des écrits, cela veut dire que l'étude de la Bible n'est pas à faire à la légère. La Bible n'est pas simplement un livre comme un autre, ou une collection d'écrits uniquement humains. C'est un message qui vient de Dieu ; il ne s'agit donc pas d'y voir n'importe quoi, mais de s'appliquer aussi sérieusement que possible à comprendre ce que Dieu veut nous dire par ces textes.

Dans 2 Timothée 3.16, Paul écrit à Timothée que toute Écriture est « *theopneustos* ». Ce mot grec est le plus souvent traduit « inspiré » mais pour être parfaitement précis, il signifie quelque chose qui dans un certain sens est tout le contraire de l'inspiration. L'inspiration, dans le sens littéral, est le fait de faire entrer de l'air dans les poumons : ce qui était à l'extérieur vient à l'intérieur. Les auteurs humains des écrits bibliques ont été effectivement inspirés : la pensée de Dieu, qui était à l'extérieur d'eux (puisqu'elle était en Dieu) est venue en eux par l'action du Saint-Esprit. Mais en ce qui concerne les textes eux-mêmes, ce verset nous dit qu'ils ont été « soufflés de Dieu ». C'est ce que « *theopneustos* » veut dire. C'est le principe de la parole prononcée : de

même que les mots viennent d'une personne avec le souffle qui sort de sa bouche, de même les Écritures sont à considérer comme sorties directement de la bouche de Dieu. C'est Dieu qui les a « prononcées » en quelque sorte.

La question qui doit guider l'étude de la Bible n'est donc pas « Qu'est-ce que ce texte me dit ? » mais : « Qu'est-ce que *Dieu* veut me dire par ce texte ? » Quand il l'a fait écrire, quelle était l'idée (ou les idées) qu'il voulait communiquer ? Pourtant, trop souvent, on adopte une approche tout le contraire en ce qui concerne la Bible. Au lieu de chercher ce que Dieu veut nous dire avec un texte, on se dit : « Qu'est-ce que ce texte m'inspire ? »

C'est une approche qui va complètement à l'encontre de l'inspiration, la notion que la Bible est un message sorti de la bouche de Dieu lui-même. Quand on se contente de chercher simplement la pensée qu'un texte inspire en nous au lieu de chercher la pensée que l'auteur avait en l'écrivant, l'auteur des textes n'est plus au centre de notre préoccupation. Peu importe, à la limite, ce que Dieu voulait dire. Ce qui compte, c'est ce que cela produit en moi.

Dans certaines formes d'art moderne, c'est une approche qui est utilisée explicitement. « Ne cherchez pas ce que l'artiste voulait dire, mais ce que cela inspire en vous. » C'est fondamentalement subjectif mais ce n'est pas forcément un problème. L'art, dans ce sens, n'est pas vraiment une communication et le tableau n'est pas vraiment un message ; il ne représente rien de précis. L'artiste cherche simplement à stimuler les gens dans leurs propres pensées, émotions et points de vue. Il ne veut surtout pas « imposer » une idée qui viendrait de lui.

On peut débattre la validité d'une telle approche dans l'art, mais dans l'étude de la Bible cette façon de faire n'est pas du tout appropriée. La Bible est effectivement un message de Dieu, son auteur divin a quelque chose à nous dire, et les mots ont un sens précis pour représenter le message de Dieu. Essayer simplement de chercher, dans ses propres sentiments et son propre vécu ce que les textes bibliques nous « inspirent » est non seulement subjectif (cela voudrait dire que la « vérité » de la Bible pourrait être fondamentalement différente d'une personne à une autre, sans qu'aucune ait tort) mais aussi égocentrique : c'est *moi*—mes idées, mes réactions—qui détermine ce que la Bible veut dire. C'est une approche centrée sur l'homme plutôt que sur Dieu. Dans cette optique, la pensée de Dieu n'est pas l'aspect le plus important de la Bible. Certains iront même jusqu'à dire que Dieu n'est pas en train de communiquer quelque chose dans la Bible, que la Bible n'est pas « la Parole de Dieu » et que tout ce qui compte, c'est ce qu'elle nous incite à penser ou à faire.

Le résultat peut être catastrophique, puisque le problème fondamental de l'homme—le péché—est justement enraciné dans le fait de ne pas se laisser diriger par Dieu. Si même le message que Dieu nous a donné pour nous délivrer du péché est interprété d'une manière qui découle directement du péché, d'une approche centrée sur l'homme plutôt que sur Dieu, il perd une très grande partie de son efficacité. Ce n'est pas pour rien que tant de personnes qui lisent la Bible n'y trouvent pas l'Évangile de Jésus-Christ pour autant. Elles y trouvent ce qu'elles ont envie d'y trouver, parce qu'elles n'essaient pas de discerner ce que Dieu veut leur dire mais simplement « des passages qui leur parlent ». Et, évidemment, un « passage qui me parle » est avant tout un passage qui me dit ce que je veux entendre.

Dans l'étude de la Bible, on parle de « l'exégèse ». Ce mot vient, à l'origine, du grec, où il est formé d'un préfixe « *ek-* » et d'un mot qui veut dire « conduire » ou « diriger ». « *Ek* » veut dire « hors de », avec l'idée du mouvement de l'intérieur vers l'extérieur. L'idée contenue dans le mot exégèse est de « conduire dehors », c'est-à-dire, faire sortir du texte le sens qui était dedans, le sens que *Dieu* a mis dedans quand il a « soufflé » (« prononcé », en quelque sorte) le passage. L'exégèse est donc le principe de faire sortir correctement d'un texte le sens qui était dedans, la pensée que l'auteur voulait communiquer avec ces mots.

Quand on cherche simplement à « se laisser inspirer » par les textes bibliques, il y a de très fortes chances qu'on se laisse guider surtout par ses propres idées préconçues. Le résultat peut facilement être tout le contraire de l'exégèse. Au lieu de faire sortir du texte le sens que Dieu y a mis, on « trouvera » simplement les idées qu'on avait déjà dans sa propre tête. A ce moment-là, ce n'est plus de l'exégèse mais de « l'eiségèse ». Ce mot artificiel est calqué sur le mot « exégèse » mais avec le préfixe « *eis-* » à la place du

préfixe « ek- ». En grec, « eis » est le contraire de « ek ». Le sens n'est pas de sortir, mais d'entrer : le mouvement est de l'extérieur vers l'intérieur. L'eiségèse, c'est le principe de mettre dans les textes les idées qu'on a envie d'y trouver, plutôt que de se laisser bousculer dans ses idées par un message de Dieu qui peut aller complètement à l'encontre des opinions qu'on a.

C'est le sens de ce que Pierre écrit dans 2 Pierre 1.19-21. Quand il dit que les Écritures ne doivent pas « être l'objet d'interprétation particulière », il veut dire qu'on n'a pas le droit de les aborder de manière subjective, simplement dans le but de voir « ce que le texte m'inspire ». Il précise que les auteurs bibliques ont « parlé de la part de Dieu », sous l'action du Saint-Esprit. L'exégèse cherche à comprendre, par des règles de bon sens qui découlent naturellement de la nature de la communication, ce que l'Auteur divin des Écritures voulait nous dire quand il a inspiré ces textes. L'eiségèse, beaucoup moins rigoureux, se contente d'une « interprétation particulière », une approche personnelle et subjective.

L'exégèse est un très bon moyen de comprendre ce que Dieu veut nous dire dans la Bible. L'eiségèse, en revanche, est un très bon moyen de rester sur ses propres idées, sans se laisser déranger par le message de Dieu. Celui qui fait de l'exégèse biblique sera souvent confronté à ses torts, au fait que ses idées, valeurs, et manières de concevoir le monde ne sont pas celles de Dieu. Celui qui fait de l'eiségèse n'aura pas ce « problème ». Il ne regardera même pas en profondeur les passages qui ne lui conviennent pas ou, s'il les aborde, il les verra dans le sens qu'il veut, sans appliquer les techniques qui permettent de voir ce que l'auteur voulait dire. Dans les cas les plus flagrants, il se permettra même de « faire un tri » et rejettera carrément les passages qui ne disent pas ce qu'il pense : « Cela ne peut pas être un texte qui vient de Dieu, parce qu'il enseigne quelque chose qui n'est pas du tout en accord avec mes idées. » (C'est cette approche qui a donné lieu à ce qu'on appelle « la théologie libérale » où l'homme se permet de rejeter tout dans la Bible qui ne lui semble pas raisonnable. Selon les personnes, cela peut aller très, très loin.)

L'exégèse—le fait de chercher aussi rigoureusement que possible la pensée que Dieu a mis dans le texte—est donc essentielle si on veut se laisser transformer par la pensée de Dieu. Cela peut nous bousculer, parce qu'un passage biblique peut aller complètement à l'encontre des idées reçues qu'on a. Cela ne signifie pas du tout que le texte ne vient pas de Dieu ; il veut dire simplement que nos idées sont parfois fausses, peut-être gravement. Mais si on vient à la Bible en pensant que ses propres idées sont fondamentalement justes, en refusant d'accepter qu'un passage puisse contredire ce qu'on pense déjà, on va forcément rester plus ou moins sur les idées qu'on avait déjà. Cela ne veut pas dire qu'on ne peut rien apprendre de la Bible, mais elle ne pourra jamais bouleverser nos conceptions les plus fondamentales.

Pourtant, c'est exactement ce dont nous avons besoin : l'homme pécheur veut se servir de Dieu, dans la religion, pour recevoir santé, prospérité, réussite, victoire, bien-être personnel, et ainsi de suite. Mais Dieu veut nous apprendre à nous soumettre à lui, à le laisser transformer prioritairement nos cœurs tordus, en vue d'éliminer le péché en nous, même si cela veut dire que sa priorité tant que nous serons dans ce monde déchu ne sera pas d'éliminer les difficultés que nous vivons. Seul l'Esprit de Dieu, se servant de la Parole de Dieu, peut nous faire passer d'une de ces pensées à l'autre. Mais le Saint-Esprit veut le faire surtout à travers le message qu'il a lui-même fait écrire pour le salut de l'homme, afin de réduire autant que possible les déformations qui résultent si facilement de la subjectivité humaine. Si nous nous contentons de chercher « ce que les textes nous inspirent », plutôt que de chercher ce que Dieu veut nous dire dans la Bible, nous serons beaucoup moins disposés à nous laisser diriger par l'Esprit dans ce sens.

Un mot de caution s'impose, toutefois : le message de la Bible n'est pas subjectif, comme on l'a vu. Il vient de Dieu et non de nous. Néanmoins—et ceci est important—il y aura toujours une *part* de subjectivité dans notre *compréhension* de la Bible. L'homme imparfait, tordu par le péché, ne pourra jamais comprendre parfaitement ce que Dieu veut dire. C'est pourquoi Dieu a communiqué son message de base de tant de manières différentes, à travers toute la Bible : même si on se trompe sur le sens dans une partie, on a des chances de le comprendre dans une autre. Mais cela veut dire qu'avec l'intention la plus sérieuse de faire réellement de l'exégèse—de faire ressortir de la Bible le sens que Dieu y a mis quand il a « soufflé » ces textes—il y aura des différences d'opinions. Personne ne comprend parfaitement tous les aspects du contexte, personne ne saisit parfaitement toutes les implications de ce qu'un auteur veut dire.

Il y a donc deux erreurs importantes à éviter dans l'étude de la Bible :

- D'une part, il faut éviter de penser que sa façon de comprendre la Bible, surtout en ce qui concerne les points secondaires (notamment ceux qui ne relèvent pas du message essentiel du salut, mais uniquement des sujets que la Bible aborde en passant) est forcément juste. Penser que seule sa propre façon d'interpréter un texte ou de comprendre une doctrine est juste, n'est pas de l'exégèse ; c'est de l'arrogance. Tenir compte de la subjectivité inévitable dans la compréhension de la Bible—y compris dans *ma* compréhension—m'aidera beaucoup à éviter ce piège. Quelqu'un qui prend la Bible au sérieux, qui comprend qu'elle est la Parole de Dieu et non uniquement des écrits humains, qui fait de son mieux pour saisir réellement ce que Dieu veut nous dire, en tenant compte autant que possible du contexte, peut néanmoins comprendre certaines choses différemment de ce que je pense, moi. Il se peut même qu'il ait raison.
- D'autre part, il ne faut pas tomber dans le piège de dire : « De toutes façons, c'est tout une question d'interprétation ; une manière de comprendre le texte a autant de chances d'être juste qu'une autre. » Ce n'est pas vrai. Certes, il y a des différences d'opinions qui sont légitimes. Mais refuser de se donner la peine d'approfondir le contexte et d'en tenir compte, refuser de reconnaître que l'essentiel est le message que Dieu veut nous communiquer, ne sont pas des opinions légitimes. Elles relèvent de la mauvaise foi, d'une tentative délibérée de trouver dans la Bible ce qu'on a envie d'y trouver, sans se laisser bousculer dans ses convictions profondes.

Pour illustrer l'équilibre nécessaire pour éviter ces deux pièges, prenons l'exemple de la création. On peut se pencher sur les récits concernant la création du monde et de l'homme dans les deux premiers chapitres de la Genèse, et arriver à des opinions différentes en ce qui concerne la manière dont cela s'est fait (est-ce que cela s'est fait littéralement dans six jours, est-ce que Dieu a littéralement formé la femme d'une côte de l'homme, est-ce que les plantes sont réellement apparues avant le soleil...). C'est normal, d'autant plus qu'il est extrêmement difficile d'établir les détails du contexte historique de la rédaction de ces textes – il est fort possible que Moïse se soit basé, pour les écrire, sur des récits transmis à travers la famille d'Abraham depuis des siècles, voire des millénaires. Il faudrait donc accepter que d'aucuns peuvent les comprendre dans un sens autre que celui dont on est persuadé personnellement.

Mais si quelqu'un pense que l'homme est le fruit du hasard, qu'il est apparu spontanément sur la terre par un processus qui n'était pas dirigé et voulu par Dieu, on ne peut pas dire que c'est une interprétation légitime pour ceux qui prennent la Bible au sérieux. Il est vrai que le but premier de ces chapitres n'est pas d'expliquer scientifiquement *comment* Dieu a créé le monde, d'autant plus que ces textes viennent d'un contexte culturel où personne n'aurait pu comprendre une telle explication même si Dieu avait essayé de la donner. Néanmoins, s'il y a une chose qui ressort clairement de ces textes, c'est que la création du monde et la création de l'homme relèvent d'un acte délibéré de Dieu. Il l'a voulu et il l'a fait. Les différences d'opinions sur les détails qui sont à prendre dans un sens littéral ou non sont légitimes. Mais mettre en cause le fait que Dieu a créé l'homme, qui n'est pas le simple fruit du hasard, n'est pas une opinion légitime pour quelqu'un qui prend la Bible au sérieux comme un message venant de Dieu.

Il y a donc forcément des différences d'opinions acceptables dans l'interprétation de la Bible. Les gens ont le droit à leurs opinions, mais toutes les opinions n'ont pas la même valeur pour autant. Néanmoins, les principes que nous avons vus, ou que nous allons voir par la suite, vont fixer des limites assez strictes sur cette subjectivité :

- Essayer de comprendre la Bible en tenant compte que c'est un message qui vient de Dieu.
- L'aborder en se servant de principes herméneutiques sains.
- Essayer de suivre le fil de pensée de l'auteur tout le long d'un écrit.
- Replacer les textes dans leurs contextes historiques et rédactionnels.

Les opinions les plus raisonnables sont celles qui acceptent la Bible comme un message qui vient de Dieu et qui cherchent donc à comprendre ce que *Dieu* veut nous dire à travers ces textes. Ce principe peut nous sembler banal, tellement évident qu'il n'y a même pas besoin de le relever, mais il ne l'est pas du tout. Il est la raison pour laquelle tous les autres principes d'herméneutique existent : le but dans l'étude de la Bible doit

être constamment de saisir la pensée que Dieu veut nous communiquer plutôt que « ce que ce texte m'inspire ». Toute autre approche comporte trop de risques de me laisser continuer dans mes idées reçues, sans permettre à Dieu de remodeler fondamentalement mes conceptions de sa personne et de la place qu'il veut avoir dans ma vie.

En résumé, nous avons vu trois raisons majeures pour étudier la Bible avec du sérieux :

- Dieu a choisi de communiquer avec nous par écrit, afin de limiter la subjectivité en nous donnant à tous accès au même message.
- Le Nouveau Testament a été rédigé sous l'autorité des apôtres, pour que ces écrits puissent faire autorité dans l'Église après la disparition de ceux que Jésus a formé lui-même.
- Puisque la Bible est un message qui vient de Dieu, il faut essayer autant que possible de saisir le sens de ce qu'il voulait nous dire.

On ne peut donc pas étudier la Bible « n'importe comment ». L'herméneutique, c'est découvrir, comprendre et appliquer les principes qui permettent de saisir réellement la pensée qui est communiquée par ces textes, la pensée de Dieu.

La nature de la communication

Avant d'aborder les principes d'herméneutique—ce qui est le sujet de ce document, après tout—nous allons regarder ce qu'est la communication et comment elle se fait. Cela sera très utile en vue de comprendre l'herméneutique et le rôle qu'elle joue dans la communication efficace. Ce regard sur la communication rendra plus clair, non seulement quels sont les principes raisonnables de l'herméneutique, mais surtout d'où viennent ces principes : nous verrons qu'ils découlent de la nature-même de la communication. Leur rôle dans la compréhension de la Bible sera donc moins mystérieux.

L'herméneutique et la communication

L'herméneutique, c'est un nom à coucher dehors pour quelque chose que chacun de nous fait constamment, sans le savoir : « décoder » un message communiqué en mots, en vue de comprendre ce que l'auteur des mots veut nous dire. En lisant ce texte, vous êtes en train de faire de l'herméneutique. En écoutant la radio, vous êtes en train de faire de l'herméneutique. En parlant avec un ami dans la rue, vous êtes en train de faire de l'herméneutique. Il faut donc démystifier l'herméneutique : ce n'est pas une discipline compliquée ou ésotérique, réservée pour des spécialistes qui ont fait des études de théologie.

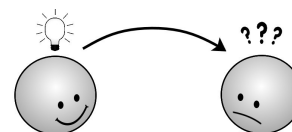
En même temps, il est utile et même nécessaire de l'étudier, car il y a des erreurs d'herméneutique qui sont courantes dans l'interprétation de la Bible. La plupart viennent du fait de penser que la manière d'interpréter la Bible est fondamentalement différente de la manière d'interpréter d'autres textes. Il n'en est rien. Si nous arrivons à bien situer clairement dans nos esprits les principes que nous utilisons pour comprendre ce que les personnes qui nous entourent disent ou écrivent, et si nous les appliquons à la Bible (en tenant compte du fait que l'application de ces principes sera différente pour des textes dont l'origine est dans une culture bien différente de la nôtre), nous serons nettement plus en mesure de comprendre la Bible correctement.

Partant du principe que l'herméneutique biblique se fait essentiellement de la même manière que la compréhension de n'importe quel autre message qui nous est communiqué, nous allons examiner comment nous faisons normalement—sans même y réfléchir le plus souvent—pour comprendre ce que nous lisons ou entendons. (Les principes sont plus ou moins les mêmes pour une communication, ou un aspect de la communication, qui se fait autrement qu'avec des mots, par exemple avec des gestes. Toutefois, nous n'allons pas nous arrêter là-dessus, car cela ne concerne pas la Bible, qui est composée uniquement de mots écrits.)

Dans un premier temps, nous allons examiner tout simplement comment une personne communique avec une autre. Là aussi, nous le faisons tout le temps sans connaître les principes qui y jouent, mais les comprendre explicitement nous aidera dans la suite (et, en passant, peut nous aider à mieux communiquer, mais cela est

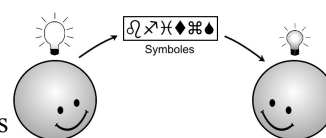
un autre sujet). Ensuite, tenant compte des principes qui gèrent la communication, nous allons regarder tout simplement comment nous devons faire—comment nous *faisons*, dans presque tous les cas sauf en ce qui concerne la Bible—pour comprendre ce qui est communiqué. L'herméneutique n'est pas plus compliquée que cela : savoir comment interpréter un texte que nous lisons.

Commençons donc avec l'idée d'une personne qui a une pensée qu'elle veut communiquer (c'est-à-dire, rendre *commune* par le fait que l'autre aura la même) à une autre personne. Le problème fondamental de la communication vient du fait qu'il est impossible de communiquer une idée : je ne peux pas prendre une idée qui est dans ma tête et la mettre, telle qu'elle, dans la tête de quelqu'un d'autre. L'être humain ne peut pas faire de la télépathie ; on ne peut pas lire directement dans les pensées des autres.



La solution, que nous appliquons sans même y penser, est de communiquer par des mots, des gestes, des signes, des expressions du visage et d'autres éléments qui se manifestent dans le monde physique (à la différence d'une idée, qui n'a rien de physique, ce qui est la raison pour laquelle on ne peut pas la communiquer directement). Ces mots et gestes sont des symboles qui sont censés représenter l'idée d'origine.

La communication par des symboles se fait donc en deux étapes (qui peuvent être pratiquement simultanées, dans le cas où quelqu'un parle directement à une autre personne qui est physiquement présente ou qui écoute en direct) : la personne qui veut communiquer une idée « traduit » cette idée en symboles, puis l'autre personne « re-traduit » ces symboles, pour reconstituer une pensée.



Il est à noter que tous les mots ne sont pas précisément des symboles, dans le sens que certains représentent réellement l'idée en question. « Plouf », par exemple, pour représenter le son d'un objet qui tombe dans l'eau, contient (un peu...) le son en question. Mais pour notre sujet ici, cela ne change rien. Nous allons donc traiter tous les mots comme des symboles, même ceux qui contiennent un élément qui n'est pas strictement symbolique.

L'herméneutique, c'est cette « deuxième étape » de la communication : « décoder » les symboles (mots) que l'autre a utilisés pour formuler sa pensée. Dans l'idéal, le but est de reconstituer exactement la même idée. Toutefois, cela ne se fait jamais parfaitement. Nous allons donc nous tourner vers les raisons pour cela, et les solutions qui permettent d'améliorer sensiblement la communication.

Les problèmes dans la communication

Il y a deux raisons pour lesquelles la communication n'est jamais parfaite. Si nous comprenons ces problèmes, et comment nous nous y prenons habituellement pour les surmonter, nous serons mieux en mesure de tenir compte de ces mêmes façons de faire en ce qui concerne la compréhension des textes bibliques.

- D'abord, il semble assez évident que la personne qui voit, entend ou lit le message devrait utiliser exactement le même « code » pour re-traduire les symboles que la première personne a utilisés pour émettre les symboles. Ce « décodage » des symboles, comme nous avons vu, c'est l'herméneutique, quelque chose que nous faisons tout le temps, tous. L'herméneutique n'est rien d'autre que la manière de « décoder » des mots en vue de reconstituer, autant que possible, l'idée que l'auteur voulait communiquer.

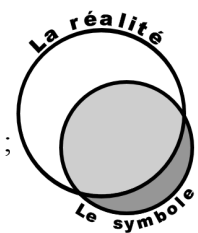
Le problème, c'est que deux personnes n'ont jamais *exactement* le même sens pour les mêmes mots et gestes, d'autant plus que les mots et gestes sont toujours ambigus. « Je croyais que tu voulais dire... » est un problème courant—un problème d'herméneutique, même si on n'utilise pas le mot. C'est pour cette raison qu'il est utile de comprendre quelques principes d'herméneutique : plus on sait comment retrouver ce que la personne qui a prononcé ou écrit des mots voulait dire, plus on a de chances de retrouver l'idée d'origine.

Comme nous avons vu dans l'introduction, cela est d'autant plus important en ce qui concerne la

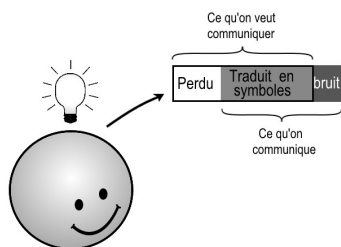
Bible, puisque dans la Bible c'est Dieu lui-même qui veut communiquer avec nous. Il est important de comprendre son message, c'est-à-dire de « décoder » correctement ce qu'il nous a dit. Dans la mesure où nous n'utilisons pas le même « code » pour comprendre les textes bibliques que celui qui a été utilisé pour les rédiger (et qui n'est pas le même pour toute la Bible, soit dit en passant), nous ne sommes pas « sur une même longueur d'onde ».

- Le deuxième problème dans la communication est plus subtil et ne semble pas, au premier abord, concerner l'herméneutique. Mais il est très important dans la communication. C'est le fait que les symboles utilisés ne correspondent jamais parfaitement à l'idée d'origine. Un symbole n'est pas une idée ; un ensemble de symboles ne l'est pas non plus. Quels que soient le soin et la précision dans le choix des symboles, l'écart entre les symboles et les idées feront que l'information sera déformée quelque part. (Il est à noter que ceci n'est pas vrai pour traduire des *symboles* en d'autres symboles. Il existe d'innombrables systèmes pour encrypter des mots ou des images, qui permettent de les restituer parfaitement, du moment que le même code est utilisé pour décrypter. Cela se fait tout le temps en informatique, par exemple. Mais il ne faut pas penser que la possibilité de communiquer des symboles encryptés sans perte supplémentaire d'information implique que les *idées* représentées par ces symboles peuvent, elles aussi, être restaurées parfaitement.)

La raison pour cela est illustrée par le schéma à droite. Si le grand cercle représente la réalité et le petit représente le symbole (c'est-à-dire le mot, le plus souvent utilisé pour le représenter), on voit que les deux ne coïncident pas. D'une part, il y a des aspects de l'idée qui sont perdus quand elle est formulée en symboles ; c'est ce qui est représenté par la partie en blanc – les aspects de la réalité qui ne sont pas contenus dans le symbole. D'autre part, il y a des aspects des symboles qui ne correspondent à rien dans l'idée d'origine ; c'est ce qui est représenté par la partie foncée. Cette partie qui ne correspond pas à la réalité est simplement du « bruit » dans la communication.

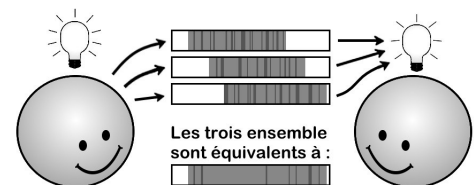


Si je dis par exemple : « J'ai vu un sapin », le mot « sapin » est un symbole pour un arbre qui existe dans le monde. Mais le symbole ne couvre pas l'ensemble de la réalité (Quel sapin ? Quelle taille ? Quelle espèce?) ; ces aspects-là sont perdus. En plus, le mot « sapin » n'est pas toujours utilisé pour parler des sapins – on emploie souvent ce mot pour n'importe quel conifère plus ou moins pointu, ce qui peut inclure les épicéas et les douglas, ou encore les mélèzes et les cèdres, ou même des arbres bien plus exotiques comme les séquoias, les cryptomérias et les araucarias. (A Madagascar, le mot « sapin » fait toujours référence à l'araucaria excelsa, un conifère de l'île Norfolk qui ne ressemble même pas trop au vrai sapin. Si donc je dis à un malgache que j'ai vu un sapin, l'idée qui va se former dans sa tête comportera une grande partie de « bruit » qui n'a aucun rapport avec la réalité.) Tout cela vient du fait qu'aucun symbole n'est vraiment identique à la réalité qu'il est censé représenter.



Cette difficulté à formuler parfaitement une idée en symboles n'affecte l'herméneutique qu'indirectement, puisque l'herméneutique est la science du *décodage* et non la manière de choisir les symboles. Pourtant, elle joue un rôle important dans l'herméneutique, surtout en ce qui concerne la Bible. Le processus est un peu compliqué, toutefois :

Une des manières les plus sûres de réduire sérieusement l'écart entre l'idée d'origine et l'idée reçue par la personne en face, c'est de la communiquer de plusieurs manières différentes : avec d'autres mots, avec des images, etc. C'est pourquoi un bon enseignant va expliquer le même principe de plusieurs manières, va utiliser des illustrations et des schémas, et même revenir sur la même matière plusieurs fois, s'il le faut. Si le sujet est suffisamment important, une telle approche est indispensable. Chaque manière utilisée pour la communiquer va transmettre d'autres aspects de l'idée d'origine, ce qui fait que toutes les manières utilisées, ensemble, permettent de reproduire nettement mieux l'idée qui devait être communiquée.



Or, là où ce principe a une grande importance dans l'herméneutique biblique, c'est que c'est exactement ce que Dieu a fait dans la Bible. A travers des auteurs différents, des périodes et cultures

différentes, par des formes littéraires très variées, Dieu nous communique différents aspects de son message de base. Le résultat nous permet une compréhension bien plus complète du message de Dieu que si nous avions un seul écrit, ou si le tout venait d'un seul auteur humain, ou une seule période de l'histoire, ou une seule culture.

Il nous faut donc tenir compte de cela en « décodant » le message de la Bible : aucune partie de la Bible n'est censée communiquer, toute seule, la totalité du message, mais chaque partie est censée communiquer, à sa manière, au moins une partie du même message de base. Il est important de garder cela en tête, pour éviter l'impression que différentes parties de la Bible communiquent des sujets totalement indépendants.

Comprendre ces deux problèmes, ainsi que les moyens que nous utilisons couramment pour les résoudre ou au moins les réduire, nous aidera beaucoup à comprendre correctement la Bible. L'herméneutique consiste essentiellement à appliquer les méthodes qui permettent de réduire ces problèmes autant que possible, surtout du côté de celui qui reçoit le message. (Dieu, de son côté, a déjà fait un travail remarquable pour le communiquer ; à nous donc de comprendre ce qu'il a dit.)

Le but de la communication

Avant de terminer avec la communication, regardons un dernier aspect du sujet : le but. La plus grande partie de l'herméneutique est dans la question : « Qu'est-ce qu'on communique ? » Mais une partie qui a tout de même son importance se trouve dans la question : « *Pourquoi l'a-t-on communiqué ?* »

La communication peut se faire dans des buts différents, mais dans la plupart des cas, on peut situer le but d'un message dans une gamme qui s'étend entre « informer » et « influencer ». Il est possible que le but d'une communication soit pour ainsi dire uniquement d'informer : « *Entre 99,8% et 99,9% de la matière dans notre système solaire est dans le soleil* » n'a pas vraiment le but d'influencer, puisqu'il y a très peu d'applications pratiques de cette information, pour la grande majorité de personnes. A l'inverse, il est possible qu'une communication n'informe pas du tout, mais a pour but uniquement d'influencer la personne : « *Dépêche-toi !* » est un exemple d'une telle communication.

Toutefois, dans beaucoup de cas, il y a les deux dans un message. La raison en est simple : si on veut influencer, il faut informer. Essayer d'influencer, sans donner l'information nécessaire pour ce que la personne est censée faire, ne produira pas l'effet voulu (sauf si la personne est censée posséder déjà l'information nécessaire, comme dans l'exemple « Dépêche-toi ! »). S'il est courant d'informer sans vouloir influencer (dire à son ami ce qu'on a fait la veille, par exemple, n'a souvent pas comme intention de l'influencer en quoi que ce soit), il est courant aussi que les messages que nous recevons aient l'intention de nous influencer d'une manière ou une autre. « *Les fruits Slopfère sont 100% naturels !* » se présente comme une simple information, mais le but de cette communication est clairement d'influencer aussi : elle veut nous inciter à acheter des fruits Slopfère.

Comprendre la communication, c'est donc aussi discerner dans quelle mesure et de quelle(s) manière(s) elle est censée nous influencer. Si un parent dit à son enfant : « *Je vois que tu n'a toujours pas rangé ton vélo* », l'enfant aurait tort d'imaginer que le but de cette phrase est simplement de l'informer. Là encore, il s'agit de quelque chose que nous faisons tous, constamment, sans même nous en rendre compte.

Il convient, dans l'étude de la Bible, d'en faire autant. La Bible contient énormément d'informations, mais sur la gamme informer-influencer, son but est bien plus proche du côté « influencer ». Il n'y a pour ainsi dire rien dans la Bible dont le but est uniquement de communiquer de l'information, sans que nous ayons quelque chose à faire en fonction de cette information. Comprendre dans quelle mesure, et de quelle manière, un texte biblique veut influencer notre manière de penser ou d'agir fait donc aussi partie de l'herméneutique biblique.

Ce regard, même hâtif, sur la communication nous aidera à comprendre comment étudier la Bible. Dans toute communication, le but est de faire ce qu'on peut pour capter ce que l'autre veut communiquer. Si on

« écoute » uniquement dans le but de déformer ce qui est dit, de pouvoir parler à son tour et mettre en avant ses propres idées, ou par politesse sans la moindre intention de comprendre réellement le message, ce n'est pas vraiment « écouter » et il n'y a pas communication.

On parle d'un « dialogue de sourds » quand deux personnes essaient de communiquer, mais aucune des deux ne veut comprendre ce que l'autre veut dire. C'est très frustrant. Pourtant, c'est trop souvent l'approche herméneutique utilisée en ce qui concerne la Bible. Dans l'interprétation de la Bible, on doit donc s'y prendre de la même manière qu'on écouterait un ami qu'on trouve intéressant, en essayant de comprendre ce qu'il est en train de dire.

En vue de cela, et en tenant compte de tout ce que nous venons de voir par rapport à ce qu'est la communication, nous allons voir trois grands principes qui gèrent la compréhension du message biblique. Il y aura des détails en plus, mais tous se situent dans ces trois grandes catégories :

- Le contexte historique
- Le contexte rédactionnel
- La différence entre ce qui est narratif et ce qui est normatif

Les deux premières catégories pourraient se grouper en un seul, mais il est utile de les traiter séparément en vue de mieux saisir leurs natures précises. Ces trois principes sont tous essentiels en vue d'éviter des erreurs d'interprétation courantes en ce qui concerne la Bible, et les trois découlent directement de la nature de la communication. Étudier la Bible n'est donc pas une discipline qui nous demande d'apprendre « une approche spéciale pour les écrits divins » mais justement de ne pas le faire. Dieu nous a communiqué son message en se servant de notre manière de communiquer (qu'il connaît bien, puisqu'il nous a créés). Bien comprendre la Bible est donc avant tout une question de bon sens, le même bon sens que nous utilisons constamment pour comprendre n'importe quelle autre communication. Si nous savons comment comprendre une communication ordinaire, et comment déjouer les problèmes qui s'y attachent, nous avons déjà les bases de l'herméneutique biblique.

1. Comprendre le « code » utilisé

En tout premier lieu, il faut bien se rappeler que le message de la Bible a été donné pour être compris et non pour être dissimulé de telle manière que seuls quelques érudits (ou encore pire, quelques illuminés) pourraient espérer trouver le « message caché » qu'il contient. Dieu nous a donné ce message avec des mots – des symboles qui représentent les idées qu'il veut nous communiquer – en utilisant le système ordinaire que les êtres humains utilisent pour communiquer. Ainsi, le message est facilement abordable pour un maximum de personnes ; il n'y a pas besoin de connaissances ésotériques au préalable pour le comprendre.

Seulement, ce n'est pas toujours facile pour autant. La difficulté vient du fait que la signification des mots, ainsi que le sens de l'ensemble d'un texte, varient d'une culture à une autre, d'une situation à une autre, même d'une personne à une autre. Dieu veut que son message soit compris par tous, mais il l'a communiqué dans des situations précises. Il s'ensuit que l'utilisation des mots et des expressions correspond aux usages dans ces situations. Contrairement à ce qu'on pense souvent, un mot n'a pas un seul sens précis. Sa « signification » est ce que la personne qui l'a utilisé a voulu dire en l'utilisant, l'idée qu'elle avait dans sa tête et qu'elle voulait exprimer en choisissant ce mot pour la représenter.

Comme les situations dans lesquelles la Bible a été écrite ne sont pas les mêmes que celles que nous vivons actuellement, nous devons nous adapter : nous devons nous mettre à la place des personnes qui vivaient dans ces situations, autant que possible. Nous devons tout faire pour comprendre le message comme ils l'auraient compris, en utilisant les mêmes normes de communication qu'eux. Ceci est un aspect important de ce qu'on appelle le contexte. Le sens d'une expression peut être très différent selon les contextes. Si nous interprétons un texte en fonction de ce qu'il voudrait dire dans *notre* culture et *notre* manière de communiquer, plutôt qu'en fonction de la manière de communiquer de la culture dans laquelle il a été formulé, nous allons forcément déformer sérieusement l'idée communiquée. Le « code » utilisé pour exprimer l'idée en mots ne sera pas le même que celui qui est utilisé pour reformer une idée à partir de ces mots.

1.1 Tenir compte du contexte historique

Si on veut « décoder » un message communiqué par des symboles (des mots écrits, dans le cas de la Bible), il faut essayer d'utiliser le même « code » que celui qui a été utilisé pour choisir ces symboles à l'origine. Pour connaître ce code, il faut connaître la personne qui l'a utilisé, savoir comment elle utilise les mots, et dans quel but. C'est ce que « connaître le contexte » veut dire. Les mêmes mots, dans deux contextes différents, peuvent avoir un sens radicalement différent. Pour un charpentier et un agriculteur, « une ferme » n'est pas du tout pareil. « Je viendrai demain » ne désigne pas le même jour le mardi que le samedi. « Bienvenue » ne signifie pas la même chose dans la bouche d'un québécois ou d'un français. Et ainsi de suite.

Si on peut relever de telles différences rien qu'en français et uniquement à l'époque moderne, il est évident que le problème est multiplié au centuple, voire plus, quand il s'agit des langues anciennes et cultures étrangères (de notre point de vue) que nous trouvons dans la Bible. Si on lit la Bible comme un livre moderne rédigé dans la culture occidentale, on passe à côté d'une grande partie du sens. Il faut savoir se remettre dans la peau de ceux qui ont été les destinataires originaux des écrits, ceux qui ont vécu les événements en question.

D'un point de vue herméneutique, il y a deux sens différents du terme « contexte ». D'une part, le « contexte historique » fait référence à tous les aspects de la situation précise dans laquelle le texte a été écrit. D'autre part, le « contexte rédactionnel » fait référence à la place d'une partie d'un texte dans l'ensemble – qu'est-ce qui vient avant et après ? Ici, nous parlons du contexte historique, essentiel pour « décoder » le message et comprendre l'idée que Dieu veut nous communiquer. Nous parlerons du contexte rédactionnel plus loin, car il mérite largement un traitement à part.

Le terme « contexte » est très vaste, même dans le sens restreint du contexte historique. Nous ne nous rendons pas compte du nombre d'aspects de la situation dont nous tenons compte, tous les jours, quand nous lisons des textes ou parlons avec des gens. Nous le faisons sans même y réfléchir explicitement, car nous connaissons le contexte dans lequel nous vivons. Mais quand il s'agit d'un texte qui vient d'une situation très éloignée de nous, dans le temps et en termes de culture, il faut apprendre explicitement ces différences si on veut les prendre en considération.

Le contexte historique comporte, à la fois :

- Tous les aspects de la culture de l'époque et de l'endroit
- Les caractéristiques linguistiques et sémantiques de la langue originale
- L'occasion et but de la rédaction
- Les particularités de l'auteur, comme son éducation, ses manières de s'exprimer, son caractère, son âge, métier et contexte social, les expériences de vie qui l'ont formé, et maints autres aspects de sa personne
- Les caractéristiques du (ou des) destinataire(s) dont l'auteur aurait tenu compte dans la rédaction
- L'attitude de l'auteur envers le(s) destinataire(s)
- Toute autre considération qui aurait pu aider le(s) destinataire(s) à « décoder » ce que l'auteur a écrit en vue de reconstituer, autant que possible, la pensée qu'il a voulu exprimer.

Vu de cette manière, il est évident qu'il est impossible de tout savoir sur le contexte historique d'un écrit. Néanmoins, il faut faire l'effort d'apprendre autant que possible sur ce contexte et, surtout, d'interpréter le texte en fonction de cela. Quand un fabricant de tentes (Paul de Tarse) qui vivait dans une culture où les habitations permanentes étaient en dur compare notre vie sur cette terre à un séjour sous tente (2 Corinthiens 5.1), cela prend un autre sens que si Moïse l'avait écrit pendant les 80 années de sa vie où sa résidence principale était justement une tente. Quand Jésus crie de la croix, quelques instants avant de mourir, la même chose (« *tetelestai* – souvent traduit « tout est accompli ») qu'un commandant militaire annoncerait avec fierté en revenant d'une campagne qui a permis une victoire totale, ce n'est pas innocent. Quand un ancien berger (le roi David) écrit « L'Éternel est mon berger » (Psaume 23.1), il est utile de comprendre la métaphore qu'il emploie en tenant compte autant que possible du soin avec lequel un berger s'occupe de ses brebis. Et ainsi de suite.

C'est un travail sans fin. Le but n'est pas de « tout savoir sur le contexte », puisque cela est impossible, mais d'en apprendre toujours plus. Ainsi, il est utile, en vue de comprendre la Bible, d'étudier plein d'autres choses qui n'ont pas de rapport direct avec « la théologie ». Et, dans la mesure où on apprend des choses utiles, de ne pas avoir peur de modifier sa compréhension des textes en fonction de cela.

Un mot de caution, toutefois : tout ce qui se dit sur le contexte historique n'est pas toujours vrai pour autant. Il faut apprendre à évaluer ses sources, et chercher confirmation de plusieurs sources différentes si possible. On dit couramment, par exemple, que les Juifs de l'époque de Jésus ne passaient jamais par la Samarie en faisant le trajet entre la Galilée et la Judée, que Jésus était pour ainsi dire unique en le faisant. C'est faux. Tous les Juifs ne le faisaient pas, c'est vrai, mais beaucoup le faisaient. On dit aussi que Jonas est allé dans la capitale de l'Empire assyrien, mais l'histoire assyrienne nous apprend qu'à l'époque de Jonas, la capitale assyrienne était toujours Assur (dont l'empire tenait son nom) ; Ninive n'est devenue la capitale qu'une quinzaine d'années après la destruction totale et définitive du royaume du nord (dont faisait partie Jonas).

On pourrait multiplier de tels exemples, mais ce n'est pas nécessaire et ce n'est pas notre sujet ici. Il suffit de retenir le principe : tenir compte du contexte historique, certes—c'est très important de le faire, autant que possible—mais garder à l'esprit aussi que ce n'est pas parce qu'un prédicateur l'a dit ou qu'on l'a lu dans un commentaire biblique que c'est vrai. Même ceux qui ont un grand respect pour la fiabilité de la Bible se trompent—ou, pire encore parfois, déforment délibérément les faits en vue d'étayer leur interprétation préférée—et ceux qui ne croient pas que la Bible est la parole de Dieu le font encore plus.

1.2 Éviter de tout prendre au sens littéral

Dans notre zèle de prendre la Bible au sérieux, nous nous sommes parfois rendus coupables d'un excès de littéralisme. Pourtant, des expressions non-littérales font partie du « code » dans toutes les cultures. Si on n'en tient pas compte, on va lire le texte avec un système d'interprétation qui n'est pas celui des destinataires originaux et, forcément, cela va fausser la compréhension.

Il suffit d'examiner la manière dont nous parlons et écrivons nous-mêmes pour nous rendre compte que personne ne s'exprime systématiquement de façon littérale. Dans tous les temps et toutes les cultures, il y a des expressions et des formes de littérature qui s'éloignent du littéralisme, parfois de manière significative. Nous ne nous en rendons même pas compte, le plus souvent, dans nos usages courants parce que justement nous sommes habitués. Nous comprenons le sens des expressions que nous utilisons.

Mais dès qu'il s'agit d'une autre culture, on est confronté rapidement avec le problème. Les autres cultures le font tout autant que nous, mais puisqu'elles le font d'une manière dont nous ne sommes pas habitués, cela nous pose tout de suite des problèmes de communication.

Le paragraphe suivant, en français et dans notre propre culture, illustre l'enjeu :

Hier matin, dès le lever du soleil, je suis allé chez mon Oncle Marc, le petit frère de ma mère, pour lui donner un coup de main. Il a pris du retard dans son travail la semaine passée avec la météo exécrable qu'on a eu, mais même si le temps n'était pas terrible hier, on a pu travailler dans les champs toute la journée. J'étais complètement crevé à la fin, mais j'adore ça. Heureusement qu'il y avait un repas extra à midi. Au retour il y avait plein de monde sur la route, mais je suis arrivé quand même à rentrer avant la tombée de la nuit.

On comprend un tel texte sans la moindre difficulté. Pourtant, rien que dans ce paragraphe il y a au moins 17 utilisations de langage qui ne sont pas à prendre dans un sens strictement littéral :

- « Le lever du soleil » – comme nous le savons bien, le soleil ne se lève pas. C'est la terre qui tourne jusqu'au point où le soleil devient visible. Mais c'est une expression fixe qui est restée de l'époque où on croyait effectivement que le soleil tournait autour de la terre.
- « Le petit frère de ma mère » – comme l'oncle Marc est un homme et la maman est une femme, il y a

de très fortes chances qu'il est plus grand qu'elle. « Petit » n'est pas à prendre dans le sens littéral, mais dans le sens de « plus jeune ».

- « Donner un coup de main » – il est très peu probable que l'auteur de ce texte soit allé chez son oncle pour le frapper...
- « Il a pris du retard » – cette tournure est tellement « normale » qu'on ne se rend même pas compte que dans le sens littéral de « prendre » (mettre la main sur quelque chose, la saisir) on ne « prend » pas du retard. Si je n'avais pas eu à apprendre le français comme langue étrangère, vraisemblablement je ne me serais jamais rendu compte qu'on utilise « prendre » dans un sens non-littéral dans de nombreuses tournures.
- « La semaine passée » – si on veut être strictement littéral, toutes les semaines que j'ai vécues jusqu'ici sont « passées » ; aucune n'est encore là. Pourtant, je n'ai aucun problème à comprendre de quelle semaine il s'agit quand je lis « la semaine passée ».
- « La météo exécrable » – même s'il a beaucoup plu, il est extrêmement peu probable qu'il est tombé des excréments (encore heureux).
- « Le temps » – encore un usage français que les étrangers doivent apprendre, sans chercher à comprendre. Pourquoi dit-on « temps » pour parler de la météo ? Le temps se passe exactement de la même manière, à un rythme de 24 heures par jour, quelle que soit la météo.
- « Pas terrible » – un usage familial pur. Le mot « terrible » est venu à signifier, dans certains cas, exactement le contraire de son sens littéral.
- « Toute la journée » – un peu plus loin, il est question d'une pause de midi, donc ils n'ont pas travaillé *toute* la journée dans les champs.
- « Complètement crevé » – si c'était littéralement vrai, il n'aurait pas pu écrire ce texte.
- « J'adore ça » – une drôle de religion, si on le prend dans un sens littéral.
- « Un repas extra » – le sens littéral du mot « extra » est « superflu, en trop » ou au moins « en plus de la quantité habituelle ». Y avait-il deux repas à midi ?
- « Plein » – l'utilisation de « plein » dans le sens de « beaucoup » ne pose un problème de compréhension pour personne, mais ce n'est pas le sens littéral de « plein » pour autant.
- « Monde » – la planète n'était pas sur la route ; c'était des gens. Mais ça se dit comme ça.
- « Je suis arrivé » – alors qu'il s'agit effectivement dans ce texte d'arriver à la maison, ce n'est pas dans ce sens que le terme est utilisé. Ici, il veut dire « j'ai réussi ». Ce n'est pas une « arrivée » dans le sens littéral de faire quelque chose.
- « Quand même » – une expression courante qui se comprend sans problème pour un français, mais une utilisation qui étonne un peu les étrangers qui apprennent la langue.
- « La tombée de la nuit » – la nuit ne tombe pas littéralement. C'est une expression.

Quelqu'un qui ne connaissait que le sens littéral des mots de ce texte, sans connaître les usages du français et de la culture française, aurait beaucoup de mal à comprendre ce qui est dit. Pourtant, un français de nos jours n'aurait même pas l'impression qu'il faut « adapter » le texte. Il se comprend très bien, tel qu'il est.

Le problème se multiplie encore plus dans une autre culture. Il y a quelques années, par exemple, le maire de Kinshasa a voulu interdire aux esprits de mort de circuler dans la ville. Qu'est-ce que cela veut dire ? Le maire pense-t-il avoir un pouvoir pour gérer le monde spirituel ? Un ami au Burkina Faso m'a dit un jour : « Quand on a le singe pour ami, son bâton ne passe pas la nuit dans l'arbre. » Je n'ai rien compris. Mais pour les gens du pays, de tels propos sont parfaitement compréhensibles. (A Kinshasa, les « esprits de mort » sont des sortes de bus en très mauvais état, ainsi surnommés parce qu'ils sont responsables de la plupart des accidents de circulation mortels dans la ville. Le dicton burkinabé est enraciné dans la pratique de faire tomber les fruits en jetant un bâton pour les décrocher, ce qui ne marche pas toujours comme on veut puisque parfois le bâton reste accroché dans l'arbre. Le dicton veut dire : « Quand on connaît quelqu'un qui est compétent dans un domaine, on évite les ennuis qui arrivent à celui qui doit se débrouiller tout seul. »)

Ainsi, plus une culture s'éloigne de nous, plus il peut y avoir des choses qui ne sont pas à prendre dans un sens strictement littéral. Il y a même des cultures qui permettent de raconter une histoire vraie dans un sens « arrangé » sans que ce soit considéré comme de la fiction pour autant. Cela peut se faire sous forme de poésie, par exemple, ou sous forme d'allégorie. On pense à 2 Samuel 12.1-4, où Nathan a raconté au roi

David, afin qu'il rende un jugement sur le cas, ce qui est plus ou moins une allégorie (même si c'est une allégorie qui est bien construite, avec la brebis du pauvre qui est comme une fille, qui dort dans son lit...). Quand Nathan lui dit ensuite qu'il est lui-même le coupable, David ne lui dit pas que ce n'est pas pareil, que le jugement n'est pas valable. Il a bien reconnu qu'il s'agissait de lui et exprimait ce qu'il a fait. De nos jours, une telle approche ne serait jamais admise dans une cour de justice mais dans leur société cela n'a pas posé de problème.

Ce principe est à appliquer surtout en ce qui concerne des descriptions de Dieu, que ce soit de sa personne ou de ses motivations. La Bible décrit Dieu de beaucoup de manières différentes, mais la plupart sont ce qu'on appelle des anthropomorphismes. Cela veut dire qu'on décrit Dieu comme s'il était un homme, pour illustrer l'aspect de Dieu dont il est question d'une manière compréhensible aux êtres humains. Si on prend ces descriptions dans un sens littéral, on arrive très rapidement à des absurdités.

Il peut y avoir des anthropomorphismes très flagrants, comme « le bras puissant de Dieu », alors que Dieu, étant esprit, n'a pas de bras. Mais parler de la colère de Dieu, dire que Dieu se repent, ou même dire que Jésus est le Fils de Dieu, sont aussi des anthropomorphismes :

- La colère de Dieu est en fait une manifestation de son amour (il nous aime trop pour nous laisser poursuivre notre chemin dans le péché, donc il permet qu'on vive les conséquences fâcheuses de nos mauvais choix, ce qui ressemble superficiellement à une personne qui, en colère, frappe celui qui le dérange), tandis que la colère de l'homme est tout le contraire de l'amour.
- La Bible dit que Dieu n'est pas un homme pour se repentir (Nombres 23.19) ; quand il est dit que Dieu se repent (par exemple dans Genèse 6.6), cela veut dire que Dieu va agir différemment de ce qu'il a fait par le passé, ce qui ressemble à un homme qui a changé d'avis. Mais cela ne veut pas dire que Dieu, ayant découvert quelque chose qu'il ne savait pas avant, a décidé qu'après tout ce qu'il a fait n'est pas bon.
- Dire que Jésus est le Fils de Dieu ne signifie pas qu'à un moment donné, Dieu a eu un fils dans le même sens qu'un homme a un fils. C'est simplement une manière de dire que « Dieu parmi nous » (c'est-à-dire, Dieu manifesté en chair dans l'histoire humaine : Jésus) fait forcément la volonté de « Dieu là-haut » (le Dieu qui est transcendant et en dehors de l'espace et le temps) de la même manière qu'un fils obéit à son père. Mais Jésus n'est pas « quelqu'un d'autre » que Dieu dans le sens qu'un fils humain est une autre personne que son père.

En fait, Dieu dépasse notre compréhension. S'il y a tant d'anthropomorphismes dans les descriptions de sa personne, de ses motivations et de ses actes, c'est pour essayer de nous le représenter en le comparant à nous. Mais si on prend ces descriptions dans un sens littéral, loin de nous aider à mieux comprendre Dieu, cela va nous donner une idée de Dieu qui serait encore plus faussée que si on ne les avait pas.

Les anthropomorphismes utilisés pour expliquer la nature et l'œuvre de Dieu ne sont pas du tout les seuls cas où il faut éviter de lire la Bible d'une manière trop littérale. Il y a beaucoup d'autres textes où la même prudence s'impose. Toutefois, les anthropomorphismes au sujet de Dieu sont si répandus dans la Bible qu'ils méritaient d'être signalés spécialement comme un domaine où il faut comprendre le sens des expressions utilisées afin de bien interpréter ce que la Bible dit.

La conclusion est qu'il ne faut pas forcément penser que tout dans la Bible est strictement littéral, surtout dans la mesure où nous ne connaissons pas les usages précis des cultures en question. Il peut y avoir des expressions, voire des adaptations, qui relèvent de leur manière de communiquer. Dans certains cas, cela est évident mais dans d'autres cas il ne l'est pas. Si la lecture littérale d'un texte semble conduire à des absurdités ou des contradictions, il est permis de penser que, dans la culture où cela a été rédigé, il y avait peut-être une forme d'expression qui fait que ce n'était pas du tout l'intention de l'auteur de le lire dans un sens littéral. Cela n'enlève rien à la fidélité du texte. Après tout, comme nous avons vu plus haut, nous communiquons tous de cette manière, plus souvent que nous ne le pensons.

1.3 Éviter de voir les récits bibliques comme de simples allégories

Il est très facile d'aller trop loin avec le principe précédent. Ce n'est pas parce que la forme d'expression n'est pas à prendre dans un sens littéral qu'il faudrait voir le récit comme une simple allégorie, et encore moins une légende, pour autant.

Pour illustrer cela avec une seule phrase du paragraphe utilisé pour montrer à quel point notre communication n'est pas toujours littérale, ce n'est pas parce que l'auteur qui a « donné un coup de main à son Oncle Marc » ne l'a pas frappé qu'il faudrait imaginer qu'il ne faisait pas référence à un incident précis, qui a bien eu lieu. Quelqu'un qui lirait cela, sans connaître le sens de « donner un coup de main », aurait tort de penser que l'auteur est allé frapper son oncle (le sens littéral), mais il aurait tout autant tort de penser que, puisque le texte ne doit manifestement pas être pris littéralement, c'est peut-être une référence plus ou moins poétique au fait qu'il a décidé de s'opposer à son oncle, de faire ses propres choix.

Il est important d'appliquer ce principe dans des textes comme les premiers chapitres de la Bible. Il y a de bonnes raisons de penser que Genèse 1, si ce n'est que ce chapitre-là, n'est pas à prendre dans un sens strictement littéral, du point de vue des connaissances scientifiques modernes. Le soleil qui apparaît après les plantes (versets 12 et 16), par exemple, pose un problème majeur pour le littéralisme.

Pourtant, on aurait tort de penser que Genèse 1 n'a donc rien d'historique dedans, que ce serait une simple légende ou « forme littéraire ». Sans qu'il soit rigoureusement littéral d'un point de vue scientifique, il est, de tous les récits de création qui existent, celui qui est le plus proche de ce que la science moderne, à partir du 19^{ème} siècle et jusqu'à nos jours, semble avoir compris de l'origine de la terre :

- Une création *ex nihilo* – avant la création, il n'existait strictement rien de l'univers physique.
- Un début – en ce qui concerne l'univers tel que nous le connaissons, on ne peut même pas parler vraiment de ce qui aurait été « avant la création », puisque le temps que nous expérimentons démarre à ce moment-là (d'où le terme : « Au commencement... »).
- Une mise en place de la terre et de l'univers, tels que nous les connaissons, par étapes progressives, allant en gros du plus simple vers le plus complexe.
- Les êtres humains qui apparaissent très tardivement dans le processus, pour ainsi dire à la fin.
- Il se peut même que la phrase : « Et Dieu dit, Que la lumière soit, et la lumière fut » est une description poétique du Big Bang, puisque « la lumière » bien avant le soleil, la lune et les étoiles, semble aussi contradictoire.

Il y a d'autres récits de création qui ont l'un ou l'autre de ces points, mais aucun qui les a tous. Des millénaires avant que la science moderne commence à explorer et essayer d'expliquer le processus qui est à l'origine du monde, la Genèse a donné une description qui, si elle n'est pas à prendre dans un sens littéral, n'est pas moins pour autant une description qui fait effectivement ressortir les grandes lignes de ce qui s'est passé.

Le fait de le faire dans des termes qui ne correspondent pas au littéralisme scientifique moderne vient tout simplement du fait qu'à sa rédaction, ce texte n'était pas destiné à des gens qui avaient des bases scientifiques. On se rappelle le processus de communication : celui qui veut communiquer une idée doit le faire avec des symboles (des mots, dans ce cas) que le destinataire peut comprendre. Autrement, le sens sera perdu. Le but n'était pas de rédiger un texte qui ne serait compris par personne pendant des milliers d'années.

Le non-littéralisme de certains textes bibliques n'est donc pas une licence d'y voir ce qu'on a envie de croire. Ce n'est pas parce qu'un texte porte des indications d'une forme d'expression qui n'est pas littérale que cela laisse le champ libre à celui qui le lit d'y voir n'importe quoi. Un texte qui semble décrire un incident qui a eu lieu est presque certainement en train de décrire un incident qui a effectivement eu lieu, plutôt qu'une allégorie ou une parabole pour illustrer un principe spirituel. Même si tous les aspects du texte ne sont pas à prendre littéralement, cela ne change pas le fait qu'il s'agit d'un incident.

Il est à noter aussi que le sens littéral d'un texte est parfois juste, même quand on a l'impression qu'il ne peut pas l'être. On pense par exemple aux trois apôtres qui, dans Marc 9.9-10, ont entendu Jésus parler du fait qu'il allait ressusciter des morts, et se sont mis à discuter entre eux de ce que cela voulait dire. Ce n'est pas

qu'ils ne comprenaient pas le terme, mais que cela leur semblait évident que Jésus ne pouvait pas être en train de l'employer dans un sens littéral : puisqu'il est le Messie, il ne peut pas mourir (selon leur compréhension du Messie) et donc il ne peut pas ressusciter des morts, du moins pas littéralement. La suite leur a montré, pourtant, qu'il ne s'agissait nullement d'une expression, d'une métaphore, ou d'une manière poétique de s'exprimer. C'était parfaitement littéral, même s'il leur semblait sur le moment que cela ne pouvait pas l'être.

Ce principe est donc absolument essentiel à garder en tête dans l'application du principe précédent. Tout n'est pas littéral, mais la Bible n'est pas une simple collection de mythes ou de métaphores spirituels pour autant.

2. Un autre aspect du contexte

Le contexte historique nous aide à comprendre le « code » utilisé dans le texte, c'est-à-dire la manière dont l'auteur utilise les mots et construit les phrases. Il nous replace dans le monde du destinataire original. Mais il y a aussi le contexte rédactionnel. Il s'agit toujours du contexte, mais dans un sens suffisamment différent qu'il est utile de séparer les deux afin de mieux les comprendre.

Le contexte rédactionnel, c'est le placement d'un texte dans l'ensemble d'un ouvrage : pourquoi ce paragraphe-ci se trouve-t-il ici, plutôt qu'ailleurs ? Quel est le lien entre ce paragraphe et celui qui le suit ? Quel est le fil de pensée de l'ensemble, et quelle place ce paragraphe a-t-il dans ce développement ? Le contexte rédactionnel peut, dans certains cas, être tout aussi important, voire plus, que le contexte historique. Plusieurs principes nous aident à situer les passages dans leur contexte rédactionnel.

2.1 Étudier la Bible livre par livre

Le premier aspect du contexte rédactionnel, c'est la place d'un texte dans l'ensemble du livre dans lequel il se trouve. A la différence de la quasi-totalité des autres livres « sacrés » dans le monde, la Bible est une collection d'écrits venant d'un nombre élevé d'auteurs différents. Pour la plus grande partie de la Bible, chaque livre est un ouvrage complet en soi. (Les exceptions seront notées plus loin.) De ce fait, si nous voulons comprendre le contexte rédactionnel d'un passage, il faut absolument avoir une vue d'ensemble du livre.

Cela permet de tenir compte d'un des principes de communication développés dans la première section. Si un auteur est en train de présenter un sujet précis, il est fort possible, voire même probable, qu'il le présente de plusieurs manières, ou qu'il en présente plusieurs aspects, afin de rendre l'ensemble plus clair. C'est donc l'ensemble de son écrit qui permet de comprendre ce qu'il est en train de dire, bien plus qu'une partie restreinte. Du coup, seule l'étude de l'ensemble, en suivant le fil de pensée d'un bout à l'autre, permettra de bien situer chaque partie à sa place.

Ce n'est pas le cas avec tous les livres de la Bible, mais c'est vrai pour la plupart. Quant aux livres qui n'ont pas un thème qui se développe tout le long, ce n'est que l'étude de l'ensemble du livre qui permettra de savoir si c'est le cas ou non. Et même quand il n'y a pas un sujet principal d'un bout à l'autre, il se peut fort bien que le contexte rédactionnel d'un verset soit important par rapport à une partie plus restreinte. Si on veut comprendre cette pensée (ce qui est, après tout, le but de la communication : saisir l'idée qui était l'intention de l'auteur), il faut donc étudier l'ensemble de chaque livre. Même en ce qui concerne les quelques livres qui font exception, il faut étudier l'ensemble pour le constater. (Dire qu'on le sait parce qu'on l'a lu dans un texte d'introduction à l'herméneutique ne compte pas ; comme il a été dit plus haut, il ne faut pas accepter aveuglément tout ce qu'on lit au sujet de la Bible!)

Le contexte rédactionnel est fondamental, par exemple, pour comprendre le célèbre texte de Philippiens 4.13 : « Je puis tout par celui qui me fortifie. » Pris en isolation, ce verset semble dire qu'il n'y a pas de limites pour le croyant, car Dieu met à notre disposition une force qui nous permettra de surmonter tous les obstacles. C'est souvent dans ce sens, d'ailleurs, que des prédicateurs présentent ce verset.

Or, il se trouve que l'épître aux Philippiens est pratiquement unique parmi les épîtres de Paul dans le sens qu'il n'y a pas un sujet qui unifie l'ensemble de l'épître. La seule autre épître de Paul qui s'en rapproche est 2 Corinthiens, dont les chapitres 8 et 9 traitent d'un sujet très différent du reste. Mais à part ces deux chapitres, 2 Corinthiens développe effectivement un seul sujet, tandis que dans l'épître aux Philippiens, il n'y a pas de sujet général. Néanmoins, même dans l'épître aux Philippiens il y a des sections, et chaque *section* développe un sujet, même si l'ensemble de l'épître ne le fait pas. Philippiens 4.13 se trouve dans une section qui s'étend du verset 10 au verset 20 du chapitre 4.

S'il n'est pas nécessaire de situer 4.13 dans le contexte rédactionnel de l'ensemble de l'épître pour le comprendre, il est absolument essentiel de le faire pour la section dans laquelle il se trouve. Le sujet de cette section concerne une aide financière que les croyants de Philippies avaient envoyée à Paul ; son but dans cette partie est de leur montrer qu'ils ont bien fait. Seulement, ce n'est pas qu'ils ont bien fait parce qu'il avait besoin de cet argent, lui, mais parce que c'est une démonstration – voire, une *concrétisation* – de leur consécration au Seigneur. Et si Paul n'en avait pas besoin, ce n'est pas parce qu'il est riche, mais parce qu'il accepte d'affronter toutes les circonstances pour servir le Seigneur, qu'elles soient faciles et agréables ou non. Dans les versets 11 et 12, il explique qu'il peut faire face à l'abondance comme à la disette.

Le contexte rédactionnel du verset 13 fait donc comprendre que le « tout » dont il est question (« je puis tout ») fait référence aux situations même pénibles qu'il peut supporter, par la force que le Seigneur lui donne, et non à tout ce qu'il peut accomplir. Quand on replace ce texte dans son contexte rédactionnel, loin de dire que le croyant a le pouvoir de *transformer* toute difficulté, on constate qu'il est en train de dire que le croyant a le pouvoir de *faire face* à toutes les difficultés, même quand il ne peut pas les arranger comme il le voudrait. Ce n'est pas : « Christ me donne la force de tout changer » mais : « Christ me donne la force de tout supporter, même ce que je ne peux pas changer. » Le contexte rédactionnel fait ressortir un principe qui est presque le contraire de ce que certains font dire à ce texte quand ils le sortent de son contexte rédactionnel.

Dans l'épître aux Romains, en revanche, il y a un seul sujet pour toute l'épître. Paul construit progressivement sa pensée depuis le chapitre 1 (après les quelques versets d'introduction personnelle) jusqu'au chapitre 15 (la fin du chapitre 15 et l'ensemble du chapitre 16 forment une longue conclusion personnelle qui ne se situe pas dans le sujet de base). La seule manière de comprendre pleinement un texte de Romains est de le situer dans ce développement. Si on veut faire cela, il faut donc étudier le livre d'un bout à l'autre. Si on ne le fait pas, on risque fort de donner à un texte un sens très différent de celui que l'auteur a voulu lui donner.

On pourrait multiplier les exemples de textes qui, en dehors de leur contexte rédactionnel, semblent vouloir dire quelque chose de très différent que leur vrai sens, quand on tient compte du fil de pensée de l'ensemble et de leur place dans ce développement. Ce n'est pas le but ici, mais il serait néanmoins utile de mentionner le cas « par excellence » où le contexte rédactionnel peut transformer totalement le sens des textes bibliques : le livre de l'Ecclésiaste. La construction de ce livre propose des philosophies fausses les unes après les autres, *comme si elles étaient vraies*, afin d'en faire ressortir leurs limites et montrer qu'elles sont insuffisantes. Le résultat est fascinant et constitue une démonstration éclatante des limites des philosophies du monde, mais cette approche fait qu'un texte de ce livre, qui n'est pas placé dans son contexte rédactionnel par rapport à l'ensemble, peut sembler dire exactement le contraire de ce qu'il veut dire en réalité. Un verset comme Ecclésiaste 10.19 semble promouvoir une philosophie qui n'a pas du tout sa place dans la Bible, qui semble même totalement contraire aux valeurs de la Bible. Mais quand on le replace dans le contexte rédactionnel de l'ensemble du livre, on découvre que c'est effectivement ce que le texte est en train de dire : ces valeurs n'apportent pas une vraie solution pour l'homme.

Il y a quelques livres de la Bible où ce principe du contexte rédactionnel s'applique d'une manière un peu particulière :

- 1 & 2 Samuel et 1 & 2 Rois, par exemple, forment un seul ouvrage continu qui a été coupé en quatre pour mieux s'y retrouver. Là, si on veut avoir une vue d'ensemble, il faut lire les quatre.
- La même chose est vraie pour 1 & 2 Chroniques qui, à l'origine, formaient un seul livre.
- Dans un moindre degré, les cinq livres de Moïse (les cinq premiers livres de la Bible, de la Genèse au Deutéronome), vont ensemble aussi. Il ne s'agit pas d'un seul écrit qui a été coupé en morceaux ; chaque livre a un sujet qui lui est propre. Néanmoins, ces livres se complètent volontairement, des

tomes successives rédigés par le même auteur dans le but de poursuivre l'histoire.

- L'Évangile de Luc avec le livre des Actes vont ensemble aussi, de la même manière que les cinq livres de Moïse vont ensemble.

Dans l'autre sens, il y a des livres où le contexte rédactionnel n'a pas une grande importance par rapport à l'ensemble, mais uniquement par rapport aux sections :

- Nous avons déjà vu l'épître aux Philippiens et les deux chapitres qui font exception dans 2 Corinthiens.
- Le principe s'applique presque partout dans les Psaumes. Il y a effectivement une structure pour l'ensemble du livre et la compréhension de cette structure aide à voir certains aspects de certains psaumes, mais ce n'est pas fondamental. Chaque psaume est complet en soi. Il faut bien situer chaque verset dans le contexte rédactionnel de l'ensemble du psaume dans lequel il se trouve, mais il y a relativement peu de risques à ne pas se pencher sur la construction de l'ensemble du livre.
- Pour les Proverbes, c'est encore plus compliqué. D'abord, il n'y a pas de « fil rouge » à travers tout le livre. Surtout, du début du chapitre 10 jusqu'à 22.16, il n'y a même pas de suivi de la pensée d'un verset à un autre. Les proverbes sont simplement collectionnés et présentés « en vrac ». Au début du livre et à la fin, il y a des sections, et le contexte rédactionnel d'un verset dans la section en question est importante, mais il n'y a pas de structure évidente qui lie les sections ensemble pour construire une pensée.
- Le livre de Daniel est composé de dix sections plus ou moins indépendantes (les neuf premières font un chapitre chacune, à l'exception près de quelques différences de numérotation des versets pour les chapitres 3 et 4 ; la dernière section fait les chapitres 10 à 12) qui n'ont pas été rédigées en même temps et qui font relativement peu de référence à celles qui précèdent. La structure de l'ensemble est pourtant bien plus importante que dans les Psaumes, par exemple. Dans Daniel, donc, il est très utile de garder chaque section dans son contexte rédactionnel par rapport à l'ensemble du livre.
- La structure de l'épître de Jacques est difficile à établir. Pour les deux premiers chapitres, au moins, on a l'impression de lire une collection de notes sur des prédications distinctes (dont chacune commence avec « mes frères » et fait à peu près la moitié d'un chapitre). A partir du début du chapitre 3, toutefois, la pensée se construit progressivement ; peut-être s'agit-il d'une cinquième section que Jacques a développée en plus de détails quand il a voulu rassembler ces enseignements dans une épître pour tous les croyants.
- La première épître de Jean, pour finir, est aussi particulière dans le sens qu'il y a un seul sujet pour l'ensemble du livre mais que chaque section traite de ce même sujet. Certaines sections ont un placement dans l'ensemble qui a une importance mais très souvent, on pourrait changer l'ordre des sections sans rien changer au sens. Le découpage précis peut se discuter, donc on ne peut pas fixer de manière définitive le nombre de sections dans l'épître, mais on peut dire que Jean utilise environ une quinzaine d'arguments différents pour présenter le même thème.

En dehors de quelques exceptions, donc, la Bible a été écrite livre par livre. La majorité des livres ont été rédigés en un bloc, peut-être pas en une fois, mais en suivant un plan établi depuis le début (comme presque n'importe quel autre livre, d'ailleurs). Il est donc très important dans la plupart des cas d'étudier chaque livre d'un bout à l'autre, en vue de comprendre ce plan de l'ensemble et situer chaque texte dans le développement du sujet. Cela ne veut pas forcément dire qu'il faut étudier les livres dans l'ordre où ils se trouvent dans la Bible (d'ailleurs, ils n'ont pas été écrits dans cet ordre), mais cela veut dire que pour chaque livre, il faut l'étudier de manière à pouvoir établir le plan de l'ensemble.

C'est un travail lent, ce qui est la raison pour laquelle la plupart des gens ne le font pas. Nous vivons à l'époque du TGV, où les gens s'impatientent s'il faut attendre dix secondes pour qu'une page web se charge. On discute sur les réseaux sociaux mais, si quelqu'un ose écrire quelque chose qui dépasse un paragraphe ou deux, on râle parce que c'est trop long. Dans l'étude de la Bible aussi, on regarde par-ci par-là des textes qui nous intéressent, mais on n'étudie aucun livre de manière systématique et encore moins les soixante-six.

Le résultat est parfois catastrophique. Le salut n'est pas quelque chose qu'on peut expliquer avec un « flash pub ». Quand Paul a dit au géolier de Philippes qu'il devait « croire au Seigneur Jésus et tu seras sauvé, toi et ta famille » (Actes 16.31), les versets suivants nous font découvrir que Paul a ensuite passé une bonne partie

de la nuit à lui expliquer – ainsi qu'à sa famille – le sens de tout cela. De la même manière, un verset « clé » comme Jean 3.16 peut susciter notre intérêt, mais nous faire comprendre réellement le sens du salut prend beaucoup plus qu'un seul verset.

Parce qu'on ne se donne pas la peine d'étudier la Bible en détail, livre par livre, on se laisse égarer facilement par n'importe quel enseignement qui, sortant un texte de son contexte rédactionnel (et souvent de son contexte historique aussi), lui fait dire ce qu'on a envie de lui faire dire. Trop de gens construisent leur théologie sur ce qu'ils trouvent sur internet plutôt que sur l'étude systématique de l'ensemble de la Bible. C'est plus vite et, en plus, cela nous permet de choisir une approche qui nous arrange (puisqu'on trouve de tout sur internet, du très bon comme du très mauvais), tandis que le message de l'ensemble de la Bible risque fort de nous déranger, parce qu'il nous mettra en face de notre péché et de notre besoin de revenir constamment à la pensée de Dieu plutôt que de suivre la pensée humaine.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de bonnes choses sur internet. Paul écrit dans 1 Thessaloniens 5.20-21 qu'il ne faut pas tout rejeter. Mais il dit aussi qu'il ne faut pas tout accepter non plus : il faut examiner, puis retenir ce qui est bon. Comment peut-on faire cela, si on n'a pas les bases pour savoir ce qui est bon et ce qui ne l'est pas ? Et comment peut-on savoir ce qui est bon et ce qui ne l'est pas, si on ne l'apprend pas de Dieu, qui seul le sait de manière parfaitement juste ? Et comment peut-on l'apprendre de Dieu si, au lieu de se pencher sérieusement sur le livre qu'il nous a donné, on se contente de quelques passages qui « nous font du bien » ?

On n'insistera donc jamais assez sur ce principe de garder chaque texte dans son contexte rédactionnel. C'est un des principes les plus importants de l'herméneutique, et en même temps un principe qui est violé très, très souvent. Étudier la Bible, oui, mais l'étudier livre par livre, se penchant sur l'ensemble de chaque livre, d'un bout à l'autre. C'est la seule manière d'arriver à une compréhension juste du message de Dieu pour nous.

2.2 Tenir compte du reste de la Bible sur le sujet en question

S'il est important de garder les textes dans le contexte rédactionnel du livre dans lequel ils se trouvent, il est important aussi de le faire par rapport à l'ensemble de la Bible. Comme nous l'avons vu dans la première partie, un des moyens les plus utiles de communiquer un message pour qu'il soit aussi clair que possible, c'est de le communiquer de différentes manières, plusieurs fois. C'est exactement ce que Dieu fait dans la Bible. S'il y a beaucoup d'auteurs différents des livres bibliques, sur le plan humain, il n'y a qu'un seul auteur, sur le plan spirituel, pour l'ensemble.

S'il y a un seul auteur, c'est que dans chaque partie de la Bible, cet auteur divin est en train de nous présenter un autre aspect—ou de nous présenter un aspect déjà connu, mais sous une autre forme—du même message de base. De ce fait, la Bible ne se contredit pas. C'est logique, après tout : si toute la Bible est un message qui vient de Dieu, et si la Bible se contredit, c'est que Dieu se contredit. Mais Dieu ne se contredit pas. Il sait ce qui est juste, et n'a jamais changé de message pour le salut de l'homme. La Bible ne se contredit donc pas non plus.

Mais soyons honnêtes : la Bible *semble* se contredire parfois. Avec tout ce qu'elle enseigne sur le salut par la foi et non par les œuvres, par exemple, comment expliquer la réponse de Jésus au jeune homme riche ? Quand cet homme a demandé à Jésus ce qu'il fallait faire de bon pour hériter la vie éternelle, Jésus lui a dit : « Garde les commandements » (Matthieu 19.16-17). Paul, aussi, le champion « par excellence » du salut par la foi et non par les œuvres, a écrit : « ceux qui gardent la loi seront justifiés » (Romains 2.13). Nous avons donc l'impression que la Bible enseigne deux choses contradictoires sur le salut. D'une part, elle dit de manière répétée que personne ne peut être sauvé par les œuvres et, d'autre part, elle enseigne que pour recevoir la vie éternelle, il faut garder la loi. Jésus lui-même l'a dit, et Paul aussi. En choisissant les textes qu'on veut, on pourrait donc enseigner, à partir de la Bible, le salut par la foi ou le salut par les œuvres.

Mais si on tient compte de *tout* ce que la Bible enseigne, on constate non seulement que l'enseignement de l'ensemble de la Bible va nettement dans le sens du salut par la foi et non par les œuvres (il y a beaucoup plus de textes, et des passages beaucoup plus clairs, qui vont dans ce sens). En même temps, si on tient

compte de l'ensemble de la Bible, on découvre des clés pour résoudre cette contradiction apparente. Quand Jésus dit au jeune homme riche qu'il faut garder les commandements, il est simplement en train de répondre à la question qui lui a été posée : le jeune homme en question voulait savoir comment il pouvait être sauvé par ses propres œuvres. La Bible est claire sur ce point, aussi bien dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau : il faut garder la loi de Dieu. Mais la Bible est claire aussi qu'il ne s'agit pas de la garder en partie seulement. Jacques 2.10 , Galates 5.3 et d'autres textes montrent clairement qu'il faut garder le tout, parfaitement. Si on replace Romains 2.13 dans son contexte rédactionnel, on voit qu'il enseigne ce même principe : dans le chapitre suivant Paul montre que personne ne garde la loi, ce qui veut dire que personne ne peut être sauvé de cette manière (Romains 3.20). La contradiction apparente entre le salut par la foi et ce que Jésus et Paul disent sur le salut par les œuvres disparaît donc totalement.

D'autres fois, quand on a un verset qui n'est pas clair ou qui dit—apparemment—le contraire de ce que d'autres textes dans la Bible enseignent, ce n'est pas aussi simple d'éliminer ce qui semble contradictoire. Par exemple, alors que la Bible est claire sur le principe du salut par la foi, sans les œuvres humaines, Pierre écrit dans 1 Pierre 3.21 que le baptême nous sauve. Et Paul lui-même parle du « baptême pour les morts » dans 1 Corinthiens 15.29 ; que dire de cette pratique, surtout si le baptême n'est essentiel pour personne pour être sauvé ?

Même en tenant compte de tout ce que la Bible dit sur le baptême, les œuvres et le salut, on ne va pas forcément trouver une réponse pleinement satisfaisante. Mais cela permettra néanmoins de ne pas construire une doctrine qui risque fort d'être en contradiction avec l'Évangile. Avec plus d'études, on découvrira peut-être des explications satisfaisantes pour les versets qui posent problème, mais cela peut prendre du temps et ne viendra pas directement du texte, mais des connaissances du contexte historique des auteurs et de la culture de l'époque. (Pierre utilise le terme « baptême » dans ce texte apparemment comme une référence à ce que le baptême représente : l'engagement total à marcher avec Christ et compter sur sa mort et sa résurrection pour nous sauver. Paul, de son côté, semble relever le baptême pour les morts—qu'il ne cautionne jamais, il est à remarquer—pour montrer aux Corinthiens que même leurs pratiques imprégnées de l'influence païenne impliquent qu'il y a une vie après la mort). Peu importe ; même avant de trouver de telles explications, on peut partir du principe qu'il ne faut pas utiliser quelques textes obscurs (voire un seul) pour ériger un enseignement qui contredirait le sens évident d'un ensemble de textes clairs.

Le principe précédent, celui d'étudier les livres de la Bible d'un bout à l'autre, sera très utile dans ce sens. Si on ne connaît que des textes isolés par-ci par-là on ne sera peut-être pas en mesure de savoir si le sens d'un passage donné est effectivement représentatif de ce que dit l'ensemble des passages bibliques sur le sujet en question, ou s'il s'agit d'un passage difficile qui semble aller dans un sens bien différent des autres textes. Mais si on connaît de plus en plus de livres de la Bible, d'un bout à l'autre, on aura des bases suffisantes pour savoir l'enseignement général de la Bible et donc de reconnaître un texte qui manifestement utilise une forme d'expression peu habituelle.

2.3 Être conséquent avec le message de base de la Bible

Tout ce que la Bible dit est vrai (si on tient compte de l'expression non-littérale), mais tout ce qui est vrai n'est pas dans la Bible. La Bible n'est pas—et ne prétend pas être—une encyclopédie de toute la connaissance possible et imaginable. La Bible touche à beaucoup de sujets, mais elle touche la plupart de manière indirecte. Cela veut dire que la Bible va parler de l'histoire, par exemple, quand son message passe par des événements historiques, mais ne cherche pas du tout à nous présenter de manière systématique l'histoire du monde. On peut dire la même chose de la géographie, de l'anthropologie, du monde des esprits, du déroulement des événements futurs et de tant d'autres sujets encore.

Comme nous l'avons vu dans la section précédente, Dieu nous communique un seul message dans la Bible, du début de la Genèse jusqu'à la fin de l'Apocalypse. Mais il le fait en utilisant le principe de communication qui consiste à présenter le message de beaucoup de manières différentes, pour que chaque présentation mette en avant un autre aspect du message. Ainsi, les différentes présentations se complètent pour que le message fondamental soit communiqué aussi bien que possible.

On ne peut pas dire la même chose, toutefois, pour les sujets qui sont abordés uniquement en passant, en vue de communiquer le message essentiel de la Bible. Comme le but n'est jamais de communiquer ces thèmes, ils ne sont pas présentés de manière claire et complète. L'information est fragmentée et incomplète ; si le texte utilise une expression non-littérale, ce n'est pas du tout dit qu'un autre texte va compléter cela en nous faisant comprendre qu'il ne fallait pas prendre cela dans un sens strictement littéral. Quand ces sujets secondaires apparaissent dans les textes, c'est parce qu'ils nous aident à comprendre le message principal et non parce que Dieu veut nous communiquer toute la vérité sur ce sujet-là.

Le message central de la Bible est le salut de l'homme. Cela veut dire que le sens principal de chaque passage est en rapport avec le salut, même si le passage touche à d'autres sujets pour communiquer un aspect du salut. On aurait donc tort de dire, par exemple, que « le sens principal de tel texte est de nous communiquer l'histoire babylonienne ». Il se peut bien que le texte en question parle de l'histoire babylonienne, mais le but n'est pas de communiquer l'histoire babylonienne. S'arrêter à cela, c'est passer à côté de l'essentiel.

C'est pour cette raison que tant de sujets dont parle la Bible ne sont pas clairs et génèrent des différences d'opinions même parmi ceux qui prennent la Bible le plus au sérieux. Un cas classique concerne la personne de Dieu. La Bible nous parle du Père, du Fils et du Saint-Esprit, chacun étant une personne et chacun existant en même temps. Pourtant la Bible nous montre aussi que Dieu est un seul Être ; il n'est pas un « comité ». On a inventé un mot pour parler de cela—la Trinité—mais le mot, en soi, n'explique rien. Et toutes les tentatives des théologiens de tous les temps d'expliquer la nature de la Trinité aboutissent soit à l'incompréhension devant la personne d'un Dieu qui nous dépasse totalement même en ce qui concerne sa nature, soit à des hérésies qui ne tiennent pas compte de l'ensemble des passages de la Bible. La raison en est simple : aucun texte biblique n'a pour but d'expliquer la Trinité. Ce n'est pas essentiel pour que l'homme arrive au salut.

On peut dire la même chose au sujet de la manière dont Dieu a créé l'univers et l'homme, au sujet du déroulement des événements de la fin des temps, et ainsi de suite. L'intention de Dieu dans la Bible est de communiquer à l'homme tout ce qui est nécessaire pour arriver au salut. Pour cela, il est prêt à se répéter le nombre de fois qu'il faut, pour qu'une manière d'aborder le sujet ou une autre finisse par nous toucher. Mais il n'a pas du tout le même but pour le reste. Ces autres sujets n'ont pas du tout la même importance. Si nous arrivons à les comprendre, ou si nous avons au moins des opinions les concernant, tant mieux. Mais notre salut n'en dépend pas. En revanche, si le message de salut n'est pas compris, cela aura des répercussions graves pour l'humanité.

Le message du salut est déjà un message assez vaste. Il nous faut comprendre tout un ensemble d'aspects de ce message pour bien saisir le sens et le mettre en pratique dans nos vies. Le message du salut comporte notamment :

- Le problème dont nous avons besoin d'être sauvé : la nature, l'origine, et les effets du péché.
- L'incapacité de l'homme de se délivrer de ce problème par ses propres moyens—notamment par la religion, qui même dans le meilleur des cas ne peut pas nous sauver et qui est de toutes façons presque toujours une simple invention de l'homme pour essayer de manipuler Dieu.
- La nature du salut dont nous avons besoin : être délivré du péché et, de ce fait, retrouver la pleine communion avec Dieu dans la sainteté, la dépendance et la confiance.
- Le moyen du salut : la grâce de Dieu manifestée par l'œuvre de Jésus dont la mort suffit pleinement pour nous délivrer du péché et dont la résurrection montre sa victoire totale et définitive sur le péché.
- Le résultat ultime du salut, qui finira par éliminer totalement le péché – dans nos cœurs et dans ce monde qui nous entoure – pour que nous puissions vivre éternellement dans la présence du Dieu parfaitement saint.

Il nous faut garder constamment à l'esprit ce message général de la Bible et étudier les textes toujours dans ce sens. Si nous n'avons pas compris comment un texte entre d'une manière ou d'une autre dans le message du salut, c'est que nous n'avons pas encore compris le texte. Ce principe est donc un aspect important de l'herméneutique biblique. Il ne faut pas se laisser distraire par des sujets secondaires, qui sont mentionnés en passant parce que tel aspect du message central (le salut) passe par là, comme s'il s'agissait du but principal de tel ou tel texte.

Le seul message que la Bible communique de manière suffisante est le message du salut. Dieu nous a dit tout ce dont nous avons besoin pour comprendre, accepter et vivre le salut. Pour tout le reste, la Bible donne des bribes d'informations, souvent indirectes et toujours incomplètes. Comprendre la Bible, c'est comprendre que le message essentiel d'un bout à l'autre est toujours le même : Jésus nous sauve du péché.

3. Le narratif et le normatif

La plus grande partie des erreurs d'herméneutique viennent du fait de ne pas situer les textes bibliques dans leurs contextes historiques et rédactionnels. C'est la raison pour laquelle nous avons abordé ces deux sujets—longuement—en premier. Néanmoins, il y a aussi beaucoup d'erreurs qui viennent du simple fait de prendre des récits bibliques comme des principes normatifs : si cela s'est fait comme ça une fois, c'est que cela se fait toujours comme ça. Il est donc essentiel de savoir faire la différence entre ce qui s'est fait une fois, ou même à plusieurs reprises, et ce qui se fait toujours, dans toutes les situations.

3.1 Le narratif n'est pas toujours normatif

Si un ami me dit : « J'étais au marché hier », il ne me viendrait pas à l'esprit de penser qu'il veut dire qu'il est toujours au marché, ou qu'il pense que tout le monde devrait être toujours au marché. Je comprendrais sans difficulté qu'il est simplement en train de me raconter un fait et non de donner un principe général pour la vie. Ce n'est pas du tout un aspect compliqué de la communication ; je sais très bien faire la différence entre « Il a fait ceci » et « Il fait toujours ceci ». Il n'y a, normalement, aucune confusion.

Pourtant, c'est encore un domaine où, trop souvent, on n'utilise plus dans l'étude de la Bible les principes qu'on utilise si naturellement dans la vie de tous les jours. On sait très bien que personne ne fait toujours la même chose, qu'il peut y avoir des raisons parfaitement valables de faire autrement dans une situation de ce qu'on a fait dans une autre. Mais dans l'étude de la Bible, il y a une tendance très marquée à penser que, parce que Dieu a fait telle ou telle chose pour telle ou telle personne, il va toujours faire la même chose pour tout le monde.

C'est faux, et ce n'est pas raisonnable non plus. Si nous savons communiquer normalement dans la vie ordinaire, pourquoi l'oublions-nous si facilement dès qu'il s'agit de la Bible ? Ici encore, il y a donc un principe de communication tout évident, qui ne nous pose aucun problème dans des circonstances ordinaires, qu'il faut appliquer rigoureusement en ce qui concerne la Bible aussi : il s'agit de faire la différence entre ce qui est narratif et ce qui est normatif.

Un passage narratif, c'est un passage qui raconte ce qui s'est passé : Moïse est monté sur la montagne, Jésus a guéri un aveugle, Noé a construit une arche avant le déluge, Paul a prêché dans la synagogue, et ainsi de suite. Une très grande partie de la Bible est composée de textes narratifs. Dans un sens, même, on pourrait dire que *toute* la Bible est composée de textes narratifs : elle nous dit que Moïse a donné telle ou telle loi à Israël, elle nous dit que Paul a écrit telle chose à l'église de Corinthe, elle nous dit que Jésus a enseigné tel principe à ses disciples. Dans ce sens, tout est narratif.

Un passage normatif, c'est un texte qui donne un enseignement qui est pour tout le monde, partout, en tout temps : c'est la norme. Ce n'est pas une question de culture, ce n'est pas un cas qui peut varier d'une personne à une autre. C'est universel. Le problème, c'est qu'aucun texte de la Bible ne se présente tout à fait comme normatif : « Voici ce que Dieu veut de la part de tout le monde, partout, en tout temps. » Tout au plus, on a des textes narratifs où quelqu'un *dit* ce que Dieu veut en tout temps. Quand Paul prêche à Athènes, par exemple, il dit que Dieu « annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils aient à se repentir ». Le principe semble effectivement normatif (puisque Paul dit explicitement que c'est pour tout le monde, partout), mais le texte, en lui-même, est narratif : il nous raconte que Paul a dit cela à Athènes.

On peut donc relever des aspects normatifs dans un texte qui, à la base, est narratif. Paul écrit aux Corinthiens, dans 1 Corinthiens 6.18, qu'ils doivent fuir l'inconduite. (Dans le contexte, « inconduite » parle

clairement d'adultère.) Le texte en soi est narratif : Paul a dit cela aux croyants à Corinthe. Mais le principe est, en même temps, normatif : *tous* les croyants, partout, doivent s'abstenir de l'inconduite.

Pourtant, tout n'est pas normatif pour autant. Dans cette même épître aux Corinthiens, Paul dit que chacun doit mettre à part, chez lui, le premier jour de la semaine, ce qui est destiné pour la collecte en faveur des croyants pauvres à Jérusalem (16.2). Ce n'est pas normatif, parce que tous les croyants, partout, dans tous les temps, ne sont pas concernés par une collecte pour les croyants pauvres à Jérusalem. En plus, nous ne sommes plus payés directement en argent liquide, pour la plupart d'entre nous, et beaucoup de gens ne sont plus payés semaine par semaine. En France, en tout cas, la plupart des gens sont payés une fois par mois. Dans cette même épître, donc, on a des textes qui sont à appliquer sans adaptations dans tous les contextes (s'abstenir de l'immoralité) et des textes qui demandent des adaptations selon les situations, les personnes et les cultures (comment budgéter l'aide qu'on veut contribuer aux pauvres).

On trouve ce même principe partout dans la Bible. Pour prendre un autre exemple, quand Jésus envoie les Douze en mission, dans Matthieu 10, il leur dit au verset 5 de ne pas aller vers les païens, ni vers les Samaritains. C'est narratif : Jésus a dit cela à ses disciples. Mais est-ce normatif ? Faudrait-il en déduire que l'évangile n'est que pour les Juifs ? Il semble assez évident que non. Cela veut dire que même dans les paroles de Jésus, tout n'est pas normatif.

C'est encore plus le cas avec ce que Jésus fait qu'avec ce qu'il enseigne. On fait de grandes erreurs d'interprétation en disant que parce que Jésus a fait telle chose de telle manière avec telle personne, il va forcément le faire de la même manière pour tout le monde. Mais il faut avouer que ce type d'enseignement est courant. Par exemple, certains vont prendre un incident dans les évangiles et prêcher : « Ce texte nous montre que Jésus guérit tous ceux qui ont la foi. » Pourtant, le texte dit simplement que Jésus a guéri quelqu'un qui avait la foi et non qu'il le fait toujours pour tout le monde.

Certains aspects de ce qui nous est raconté dans la Bible sont effectivement normatifs. Si ce n'était pas le cas, la Bible n'aurait pas grand-chose à nous dire. Mais force est de constater que tout ce qui est narratif n'est pas forcément normatif pour autant. Il y a bien des passages dans la Bible qui racontent ce que Dieu, ou un prophète, ou un apôtre, ou encore quelqu'un d'autre a fait, sans que cela soit normatif pour autant. Si on ne se donne pas la peine de faire la différence, on risque très fortement de mal comprendre beaucoup de choses.

3.2 Deux principes pour déterminer ce qui est normatif

Il est donc très important de savoir comment faire la différence, comment comprendre ce qui est normatif et ce qui ne l'est pas, parce que tous les textes narratifs ne sont *pas* normatifs. Mais ce n'est pas toujours très facile pour autant. Surtout, on ne peut pas se permettre de choisir simplement en fonction de ce qui nous convient et ce qui ne nous convient pas : « Je veux que ce soit toujours comme ça, donc je vais dire que c'est normatif » ou « Je n'aime pas ça, donc je vais dire que ce n'est pas normatif. » Si on agit de la sorte, on est très clairement en train de faire cette « eisègèse » qu'on a vue dans l'introduction, où il était question de mettre dans les textes ce qu'on a envie d'y trouver.

Il nous faut donc des principes objectifs, qui découlent du bon sens et de la nature de la communication, pour faire la différence entre ce qui n'est *que* narratif et ce qui est aussi normatif. Ces principes se trouvent dans ce que nous avons déjà vu. Il y en a deux, en gros ; ils relèvent tout simplement du contexte historique et du contexte rédactionnel.

Le principe du contexte historique, d'abord, nous dit qu'il faut tenir compte de la situation dans laquelle les paroles en question ont été prononcées ou écrites. Quand Jésus dit aux disciples de ne pas aller vers les païens ou les Samaritains, par exemple, il le dit dans un contexte de formation. Dans une formation, on ne donne pas les tâches les plus compliquées à faire. Cela viendra avec le temps et l'expérience. Même en Israël, d'ailleurs, il leur indique qu'ils doivent se limiter aux villes « faciles », en leur disant que si une ville ne les reçoit pas, ils doivent secouer la poussière de leurs sandales et s'en aller. Ce contexte historique nous aide à comprendre l'instruction qui les interdit d'aller vers les non-Juifs, et nous montre que ce n'est pas à prendre

comme un principe normatif qui concernera tous les chrétiens, en tous temps, plus tard. Si la nature-même de ce qui est dit relève d'un contexte précis, il est fort probable que dans un autre contexte, l'événement pourrait se dérouler autrement.

Pour ce qui est du contexte rédactionnel, il y a deux manières différentes qui peuvent nous aider à discerner ce qui est normatif et ce qui ne l'est pas :

- Le principe d'étudier chaque livre biblique d'un bout à l'autre, afin de suivre le fil de pensée de l'auteur, peut facilement éclaircir le sens d'un passage. Ce qui semble peut-être normatif, vu en isolation, se comprend parfois différemment quand il est vu dans l'ensemble du livre, ou du moins la section du livre dans laquelle il se trouve.
- Surtout, le principe de tenir compte de ce que dit l'ensemble de la Bible sur le sujet en question indiquera très souvent si ce qui est décrit dans un texte est normatif ou non. Utiliser ce principe n'est pas toujours facile, puisque cela nécessite des connaissances de l'ensemble de la Bible, mais c'est très important. Si la Bible enseigne un principe partout, dans tous les contextes culturels où il se trouve, il est vraisemblablement normatif. Mais si on constate que dans certains textes de la Bible le principe s'applique différemment que dans d'autres, il y a forcément au moins certains aspects de la situation qui ne sont pas normatifs. Pour revenir sur l'instruction de Jésus comme quoi il ne fallait pas aller vers les Samaritains ou chez les païens, on peut comparer cela avec ce qui est dit dans Actes 1.8 : « Vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout du monde ». Cela nous montre clairement que l'instruction de Matthieu 10.5 n'était pas normative. C'est Jésus lui-même qui, à la fin de la formation des Douze, leur donne une instruction qui est explicitement différente.

Le contexte historique et le contexte rédactionnel nous aident donc beaucoup pour faire la différence entre ce qui est normatif et ce qui n'est que narratif. Aussi étonnant que cela puisse paraître, même certains aspects des paroles mêmes de Jésus ne sont pas normatifs, comme nous l'avons vu avec l'instruction aux Douze dans leur stage de formation. C'est encore plus le cas avec ce que Jésus a fait. Passer directement de « Jésus a fait ceci » à « Jésus fait toujours ceci » est une erreur grave d'herméneutique et va à l'encontre de ce que la Bible elle-même enseigne, puisque la Bible nous montre que Jésus n'agit pas toujours de la même manière.

Le livre des Actes est peut-être le livre biblique où il y a le plus besoin de faire attention avec ce principe. Les Actes décrivent une période de transition : on passe d'un contexte juif, où la plupart des Juifs pensent que le salut de Dieu n'est que pour les Juifs et passe forcément par la loi, à un contexte mondial, où l'Église concerne tous les peuples, partout sur la terre, avec la compréhension que le salut de Dieu vient par la foi en l'œuvre de Jésus et non par les œuvres humaines, aussi bonnes soient-elles. Dans une période de transition, il y a forcément beaucoup d'événements qui ne sont pas normatifs : ils arrivent pour crédibiliser, expliquer ou illustrer un aspect ou un autre de ce message qui a été si mal compris depuis si longtemps (de tous les temps, Dieu voulait le salut de tous les peuples, un salut qui vient par la foi et non par les œuvres, mais très peu de personnes dans l'histoire d'Israël l'avaient compris avant que Jésus ne le rende plus explicite qu'il ne l'avait jamais été). Il est pourtant très courant dans certains milieux de se baser essentiellement sur les Actes, en prétendant que parce que Dieu a agi de telle ou telle manière une ou deux fois, il le fait systématiquement. Le contexte historique (qui nous aide à comprendre pourquoi il le faisait à ce moment-là) et le contexte rédactionnel (qui nous montre que cela n'a pas toujours été le cas, quand on le compare avec le reste des Écritures) nous préservent de l'erreur de prendre chaque événement du livre des Actes comme normatif.

Il est nécessaire de signaler, toutefois, que même ces deux principes ne vont pas nous donner toutes les réponses. Étant donné que nous n'avons pas toute l'information sur les contextes historiques, étant donné que la Bible ne nous raconte pas forcément tout, il peut y avoir des cas où quelque chose n'est pas normatif mais que nous ne pouvons pas le savoir avec certitude. C'est ce qui donne lieu à certaines différences d'opinions même parmi ceux qui essaient de s'approcher de la Bible avec le plus de sérieux. Cela est normal, et acceptable. L'enseignement de Paul sur les femmes et les voiles, dans 1 Corinthiens 11, est-il normatif ? Certains aspects de la culture de l'époque peuvent nous faire penser que non, mais d'autres vont dire (puisque aucun autre texte de la Bible n'aborde la question, pour voir si parfois cela se faisait différemment) que c'est pour tout le monde, partout, dans tous les temps. Le fait que Jésus ait fait la Cène avec du pain sans levain

est-il normatif ? Aucun autre texte ne nous dit quel type de pain a été utilisé, donc les opinions divergent sur le sujet. On pourrait multiplier les exemples de ce type, surtout pour des questions qui ne sont abordées que peu de fois, voire une seule fois, dans les Écritures. En l'absence d'informations suffisantes, claires et concluantes, nous ne pouvons que respecter les avis différents sur ces questions.

Mais gardons néanmoins en tête qu'un examen attentif du contexte historique et une comparaison avec le reste de la Bible peuvent nous apporter des réponses dans beaucoup de cas. Tout n'est pas normatif, et il est important de le savoir si on veut éviter beaucoup d'erreurs courantes commises par ceux qui passent directement du narratif au normatif.

3.3 Savoir tirer des applications pratiques du passage

Que dire des passages narratifs qui ne sont pas normatifs, d'autant plus qu'ils composent une très grande partie de la Bible ? Doit-on se contenter de dire, s'ils ne sont pas normatifs, qu'ils n'ont rien de précis à nous dire ? En pensant au but de la communication, dans la gamme informer-influencer, doit-on penser que ces passages se trouvent dans la Bible uniquement dans le but de nous donner de l'information ?

Non. Revenons à 2 Timothée 3.16, que nous avons vu dans l'introduction, qui nous dit que la Bible est un message qui vient de Dieu et que l'essentiel est donc de comprendre ce que Dieu veut nous dire et non ce que le texte inspire en nous : « toute Écriture est *theopneustos* » (c'est-à-dire, soufflée par Dieu, sortie de la bouche de Dieu). Mais le texte ne s'arrête pas là. La suite de ce verset nous dit que toute la Bible est non seulement soufflée de Dieu mais aussi que toute la Bible est *utile*.

L'information stérile, c'est-à-dire l'information qui n'a aucune application pratique, peut être intéressante, surtout si on est de nature curieuse. Mais elle n'est pas spécialement utile. Si Paul nous dit que la Bible est utile, s'il dit cela de *toute* la Bible et non seulement des passages normatifs, cela veut dire qu'il y a des applications pratiques dans toute la Bible. Cela inclut les parties qui semblent simplement nous donner de l'information. Cela inclut même les parties qui nous paraissent franchement ennuyeuses. La Bible veut nous influencer et non uniquement nous informer.

Étudier la Bible ne doit pas être simplement une discipline intellectuelle où on cherche, par des « bons principes herméneutiques », à bien interpréter le message que Dieu nous a communiqué. Si Dieu s'est appliqué à nous donner ce message, pendant 1500 ans et dans tant de cultures différentes, c'est pour que nous puissions en faire quelque chose d'utile. Il est important de bien comprendre ce que Dieu nous dit, mais il est également important de ne pas s'arrêter avec la compréhension : il faut l'appliquer.

Pourtant, nous avons bien vu (parce que tout ce qui est narratif n'est pas nécessairement normatif pour autant) que l'application ne peut pas se résumer simplement à : « Nous devons tous faire autant. » Parfois, effectivement, il y a un aspect du passage qui est normatif, un aspect qui est pour tout le monde. S'il s'agit d'un passage d'enseignement, c'est même fort possible (bien que ce ne soit pas toujours le cas, comme nous avons vu avec les instructions de Jésus aux Douze quand il les envoie en mission de formation—il y a des enseignements qui ne s'appliquent directement que dans un contexte donné). Mais s'il s'agit d'un récit, même s'il y a un aspect ou un autre qui serait pour tout le monde, il est quasi certain que tous ne le sont pas. Le brigand sur la croix s'est repenti et a placé sa foi en Jésus, par exemple. Tout le monde devrait faire comme lui en se repentant et en plaçant leur confiance en Jésus, mais tout le monde ne doit pas se faire crucifier pour autant, ni attendre la fin de sa vie sur cette terre pour croire en Jésus.

De ce fait, les applications pratiques ne sont pas toujours faciles à discerner. Il faut faire la différence entre « telle personne a fait telle chose » et « tout le monde doit le faire ». Même quand il s'agit de ce que tout le monde doit faire, il faut pouvoir mettre en avant les raisons qui font que telle ou telle pratique est normative tandis que telle autre ne l'est pas. Dans Marc 1.35, alors qu'il faisait encore noir, Jésus s'est levé, il a quitté la maison pour se rendre dans un endroit reculé, et il a prié. Est-ce que tous les croyants doivent prier ? Est-ce que tous doivent le faire le matin avant qu'il fasse jour ? Est-ce que tout le monde doit quitter la maison pour le faire ? Comprendre et appliquer la Parole de Dieu veut dire qu'il faut pouvoir expliquer pourquoi la réponse est « oui » pour la première question et « pas forcément » pour les deux autres.

Néanmoins, les applications pour nos vies sont toujours là, quelque part, dans le texte. Si on ne les trouve pas, le texte restera une information stérile. Il ne pourrait pas nous servir pour vivre nos vies. Dans ce cas, il ne serait pas « utile ». Pourtant nous sommes assurés que toute l'Écriture est utile. Il faut donc trouver les applications utiles, pour nous, dans notre contexte. En même temps, il faut garder en tête qu'on ne peut pas le faire simplement en disant que tout le monde, partout, en tout temps, doit faire exactement les mêmes choses.

En vue de trouver les applications utiles, commençons avec les deux principes qui nous permettent de faire la différence entre ce qui est normatif et ce qui n'est que narratif :

- Replacer le texte dans son contexte historique afin de bien comprendre les enjeux.
- Tenir compte du contexte rédactionnel, surtout de ce que l'ensemble de la Bible dit sur le sujet.

Même si ces principes indiquent que le texte n'est pas normatif en soi, il y a de fortes chances qu'ils nous donnent des pistes vers des applications qui le sont. Cela se fait en deux temps.

D'abord, il s'agit de comprendre pourquoi ce qui s'est fait l'a été de cette manière. Pourquoi Jésus a-t-il ressenti le besoin de prier ? (Pour garder la communion avec le Père, pour discerner la volonté du Père...) Pourquoi l'a-t-il fait si tôt, en s'éloignant de la maison pour le faire ? (Parce que tout le monde lui courait après tout le temps pour qu'il fasse des guérisons, comme nous le montrent les versets précédents et suivants.) Ainsi, on voit nettement mieux non seulement ce qui est en train de se faire, mais pourquoi cela se fait de cette manière.

Ensuite, on peut voir les applications que peuvent avoir ces enjeux dans d'autres contextes. Si Jésus s'est levé quand il faisait encore nuit, par exemple, c'est parce que tout le monde dormait encore. Pour quelqu'un qui habite la Norvège, au mois de juin, il commence à faire jour déjà à trois heures du matin ; même si on a le désir de prendre du temps seul avant que tout le monde se lève, rien n'oblige (heureusement) à le faire avant qu'il fasse jour. Et selon l'emploi du temps et l'entourage qu'on a, il n'est pas du tout dit qu'il faut quitter la maison, ou qu'il faut se lever avant tout le monde, pour avoir un moment calme. Le même désir (vivre la communion avec le Père, discerner sa volonté, rester dans la dépendance en lui confiant toutes les situations qui nous dépassent) peut dicter un comportement radicalement différent d'une personne à une autre, selon son contexte de vie.

Pour revenir à un autre exemple que nous avons déjà vu, ces mêmes deux principes (comprendre le contexte, aussi bien historique que rédactionnel, et tenir compte de l'ensemble de la Bible sur le sujet) nous aident à trouver quelles applications faire à partir de ce que Jésus a dit au jeune homme riche. Quand il lui demande de vendre tout ce qu'il a et donner l'argent aux pauvres, il est clair que le texte n'est pas normatif ; Jésus n'a jamais demandé cela des autres. Au contraire, il profitait de temps en temps de la grande maison de Marthe, à Bethanie, pour y loger avec ses disciples quand il était dans les environs de Jérusalem, sans jamais dire à Marthe qu'elle devait la vendre et donner l'argent aux pauvres.

Mais le contexte de ce jeune homme riche, qui croyait avoir gardé toute la loi de Dieu, montre que son argent prenait la place de Dieu dans sa vie. L'échange entre lui et Jésus fait ressortir qu'il ne pouvait pas se séparer de ses richesses matérielles, même si sa vie éternelle en dépendait. Ce n'est pas le cas de tout le monde, ce qui explique pourquoi tout le monde n'est pas appelé à se débarrasser de tout sur le plan matériel. Pourtant, cela nous montre un principe qui *est* normatif, même si l'application précise peut varier d'une personne à une autre : rien ne doit prendre la place de Dieu dans nos vies.

Il est parfois tentant de sauter directement du narratif au normatif, surtout quand on a envie de vivre ce que telle ou telle personne dans la Bible a vécu. (Par exemple : Jésus a guéri telle personne qui avait foi en lui, on a envie de guérison, donc on veut croire que tous ceux qui ont la foi en Jésus vont forcément bénéficier de la guérison.) Mais « décoder » le message de Dieu dans la Bible demande plus de discernement que cela. C'est pourquoi il faut faire ressortir les enjeux sous-jacents à une situation, puis voir quelles sont les applications de ces enjeux dans d'autres situations.

Il est à noter que les commentaires et enseignements d'autres personnes qui se sont penchées sur la Bible peuvent nous être utiles dans ce sens. Aucun n'est la Parole de Dieu, ce qui veut dire qu'ils peuvent se

tromper, mais on a le droit de les consulter et d'appliquer le principe de 1 Thessaloniens 5.21 : « Examiner toutes choses ; retenez ce qui est bon. » Aucun de nous n'a le monopole du Saint-Esprit ; Dieu a pu donner à d'autres (si ce n'est qu'à travers les connaissances qu'ils ont suite à des études dans un domaine ou un autre) des explications que nous n'avons pas trouvées nous-mêmes. Surtout, quand on constate que telle personne applique avec rigueur des principes raisonnables d'interprétation des Écritures, qu'elle a du respect pour la Parole de Dieu, qu'elle semble se connaître dans ce qu'elle dit, et que sa vie montre du sérieux dans sa piété personnelle, on peut penser qu'il y a de fortes chances que cette personne ait discerné la vérité. Même dans ce cas, ce n'est pas garanti qu'une telle personne a raison, puisque Dieu seul est infaillible, mais c'est plus vraisemblable que dans le cas de quelqu'un qui est moins sérieux dans son interprétation de la Bible ou dans sa vie personnelle.

Ainsi, même un passage qui n'est pas normatif en soi nous permet de discerner des applications pratiques. C'est de cette manière que la Bible devient non seulement la Parole de Dieu, mais utile pour nous. Si l'herméneutique est la manière d'interpréter les textes bibliques, en vue de comprendre ce que Dieu veut nous dire à travers ces textes, discerner de telles applications en fait partie.

Conclusion

Ces quelques pages ne constituent pas une étude exhaustive de l'herméneutique biblique, bien entendu. Il y a maints principes précis, qui concernent seulement quelques parties de la Bible (comment comprendre la prophétie, comment interpréter une parabole, tenir compte des particularités des langues bibliques...) qui permettent d'aller bien plus loin dans le sujet. Un certain nombre de ces principes sont développés brièvement dans mon document « Principes herméneutiques selon les livres bibliques ». Il peut être utile de le consulter. (S'il n'est pas disponible par un autre moyen, il peut être téléchargé gratuitement sur internet : voir www.davidshutes.fr.)

Mais déjà le fait de tenir compte des principes expliqués ici aidera énormément à éviter beaucoup d'erreurs d'interprétation et d'enseignement, ce qui à son tour évitera des erreurs dans la manière de vivre la vie chrétienne. On peut dire en conclusion que l'herméneutique biblique n'est pas si compliquée qu'on ne pourrait le penser, et qu'elle est d'une utilité énorme pour quiconque veut comprendre ce que Dieu veut nous dire à travers sa Parole.